

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Suite.)

v

LES MALHEURS D'UNE ÉPINOCHÉ.

Chaque matin, Marguerite et sa sœur venaient au bord du ruisseau pour suivre les péripéties du petit drame dont l'héroïne principale était l'épinoche. La jeune aveugle, qui ne voyait le drame que par les récits que lui en faisait sa sœur, n'était point celle des deux qui pourtant y prenait le moindre intérêt. D'ordinaire, c'était elle qui racontait à son père et à sa mère, pendant le dîner, ce qui s'était passé dans la fontaine, et certes, à l'entendre, on eût pu croire que les faits qu'elle exposait avec tant de netteté et de plaisir, s'étaient réellement passés sous ses yeux.

« Oh! notre épinoche a été bien rusée et bien intrépide aujourd'hui, disait-elle. Il y eut, vers onze heures, un moment où le nombre des assaillants se trouvait si nombreux, qu'elle ne pouvait plus suffire à les tenir éloignés de son nid. Tout à coup elle s'élança par un bond rapide à la distance de cinquante centimètres environ, et elle se mit à barbotter à la surface de l'eau, comme si elle eût trouvé une excellente proie; elle ne semblait plus penser ni à son nid, ni aux œufs qu'il contenait.

» Les autres épinoches crurent naturellement qu'il fallait que leur congénère eût trouvé une bien excellente proie pour qu'elle abandonnât ainsi la défense de sa citadelle. Elles se mirent donc toutes à sa poursuite, afin de lui disputer son butin. Quand elle eut constaté le succès de sa ruse, l'épinoche glissa entre deux eaux comme une flèche, se posta cette fois à deux mètres, et recommença le même manège; bientôt elle disparut à nos yeux..... aux yeux de Marthe, et, dix minutes après, elle revint accablée de fatigue, mais seule.

— La paternité des animaux est vraiment bien ingénieuse! s'écria M. d'Aubencourt.

— Après cela, père, reprit Marthe, l'épinoche, quand elle se retrouva seule et tranquille, se livra à un exercice dont ma sœur ni moi nous n'avons pu deviner le but; elle se mit, de temps à autre, à fouetter rapidement l'eau avec ses nageoires devant l'entrée du nid, et à y former de petits courants assez vifs. Pourquoi cela? le sais-tu?

— Un membre de l'Institut, M. Coste qui, le premier, a observé et fait connaître la nidification de l'épinoche, explique que ces courants ont pour but de laver constamment les œufs, et de les empêcher de se couvrir d'une sorte de byssus (1) qui en arrête-

rait le développement ou les empêcherait d'éclore.

— Mais ce poisson est aussi intelligent que certains hommes, fit observer madame d'Aubencourt.

— Dieu leur a donné l'instinct nécessaire à leur conservation et à celle de leurs petits. Il y a des moments où, vous avez raison, cet instinct ressemble singulièrement à l'intelligence humaine. »

Après douze jours, pendant lesquels se succédèrent un grand nombre d'incidents pleins d'intérêt, mais qu'il faudrait un volume pour raconter, Marthe vit l'épinoche qui ôtait les pierres dont elle avait chargé son nid.

Elle cherchait évidemment à rendre ce nid plus léger et plus perméable à l'eau.

Elle faisait, en outre, des ouvertures et multipliait, à l'aide de ses nageoires, les courants d'eau signalés déjà par Marthe.

On put alors la voir distinctement remuer ses œufs avec précaution; tantôt elle les amenait à la surface; tantôt, au contraire, elle les plongeait plus avant dans l'eau. Elle agissait ainsi pour modifier les rapports de ces œufs avec l'air et l'eau.

Le lendemain de cette besogne, par un beau soleil qui attiédissait la fontaine et l'éclairait jusqu'au fond le plus extrême de son lit, une nuée de petits épinoches, à peine visibles, commença lentement à sortir du nid, tandis que leur mère, dans une extase extrême, les regardait, le corps tout tremblant de joie et d'orgueil.

Les enfants, hélas! comme le fit observer Marthe à sa sœur, justifiaient peu cet orgueil; ils traînaient après eux une vésicule fort laide attachée au milieu du ventre et tellement volumineuse qu'à peine ils pouvaient en supporter le poids; aussi nageaient-ils avec effort, et restaient-ils exposés à devenir la proie du premier ennemi venu.

Et les ennemis ne leur manquaient point, grand Dieu! Sans compter une bande d'épinoches, on voyait accourir de toutes parts des tritons, des dytiques, et toutes ces hordes d'insectes qui peuplent les fontaines et les mares.

L'un courait sur l'eau comme sur un sol solide, l'autre glissait entre deux eaux pour venir saisir traitressement sa proie en dessous; ceux-ci volaient, ceux-là nageaient ou plongeaient. L'épinoche faisait tête à tous; elle repoussait les plus avancés, tenait à distance les moins hardis et les moins forts, veillait sur sa couvée, ne la quittait pas de l'œil, allait et venait autour d'elle, et l'empêchait de s'éloigner. Si l'un des petits trompait sa vigilance et s'écartait, elle le prenait dans sa bouche et le ramenait au bercail. Mais ce qu'il fallait voir, c'était l'ardeur avec laquelle elle poussait devant sa couvée tous les détritus qu'elle pouvait lui servir d'aliment. Or il en fallait beau-

(1) Espèce de lichen qui se développe en filaments très-déliés et entrelacés.



coup, car les poussins aquatiques atteignaient au nombre de deux mille environ.

Le lendemain, les nouveaux nés étaient considérablement plus gros; la plupart commençaient même à se débarrasser de l'espèce de vessie qu'ils traînaient après eux.

Ce fut alors que, grâce à leur désobéissance et à leur étourderie, les chasseurs qui les guettaient firent leurs affaires. Au lieu de se tenir prudemment dans un certain rayon près du nid où ils pouvaient se réfugier quand ils se sentaient poursuivis de trop près, les petits imprudents laissaient là l'abondante picorée que leur fournissait leur mère pour s'en aller bien loin en quête de quelque mauvaise petite bribe.

Malheur à ces indociles, car ils disparaissaient bientôt dans la gueule béante des autres épinoches, ou dans les serres des gros insectes d'eau qui les déchiraient et les mettaient en pièces! Avait que leur mère eût pu seulement s'apercevoir de leur péril et accourir à leur aide, c'en était déjà fait d'eux.

Marthe calcula que, dès la première journée, le nombre des petits avait diminué de plus d'un tiers.

Cependant les pirates ne restèrent pas tous impunis. Un triton s'aventura trop près du nid, et se prit la patte dans les nœuds d'un des brins d'herbes qui commençaient à se détacher de la petite forteresse déjà un peu démantelée par le remous de l'eau. L'épinoche dont on décimait si cruellement et si impitoyablement la progéniture, se montra elle-même sans pitié. Elle se rua sur le triton, qui eut beau ouvrir sa large gueule de lézard, secouer son corps souple, agiter ses quatre pattes, et fouetter l'eau de sa longue queue, il se trouva face à face avec la terrible mère. Celle-ci avait dressé sur son dos neuf épines, neuf lames longues, raides, fortes, acérées. Ses nageoires devinrent elles-mêmes des armes. En moins de temps que je ne mets à vous le dire, le triton, percé d'outre en outre, flottait mort et renversé sur le dos, et toutes les petites épinoches, alléchées par le sang qui colorait la surface de l'eau, se disputaient entre elles chaque parcelle de ce sang, qu'elles avalaient avec gloutonnerie.

« Pourquoi ne protèges-tu pas cette pauvre épinoche, qui finira par se noyer sous le nombre? demanda Marguerite à Marthe. Si j'y voyais, je voudrais, avec une longue branche, effrayer et chasser ces pillards, et procurer au moins quelques instants de relâche aux assiégés. »

Marthe suivit ce conseil, alla cueillir une branche de lilas, et se mit à fouetter l'eau. Tout prit la fuite, excepté l'épinoche qui, d'abord, s'était prudemment retirée à l'écart avec son troupeau effarouché.

Quand elle eut bien remarqué que le calme renaissait et qu'elle restait débarrassée de ses ennemis, en commandant expérimenté de citadelle, elle songea à ravitailler son nid. Sans compter le cadavre du triton, Dieu sait ce qu'elle rassembla, en une demi-heure, de provisions de différentes espèces. Il y en avait pour plus d'une semaine de nourriture; avec cela, elle pouvait défier les assiégeants.

Pauvre bête! tandis qu'elle songeait à se prémunir contre ses adversaires extérieurs, elle ne soupçonnait pas que des ennemis plus redoutables encore se glissaient dans sa demeure, et qu'elle apportait le deuil et la mort.

A trois jours de là, tout était solitaire dans les environs du nid. Un poisson venait-il à s'en approcher par hasard, il fuyait aussitôt à tire de nageoires.

Bientôt on vit surnager au-dessus de l'eau des centaines de petits cadavres, dont le nombre allait sans cesse s'augmentant.

Marthe, à l'aide de son mouchoir noué au bout d'une branche, en pêcha quelques-uns qu'elle rapporta à son père; celui-ci les examina à la loupe, et fit voir à sa fille qu'à chacun des pauvres petits poissons se trouvaient attachés plusieurs crustacés à peine visibles à l'œil nu. Ils se cramponnaient sur leurs victimes avec leurs ongles aigus, et, avec leur bouche armée d'une trompe flanquée de deux ventouses garnies de dents tranchantes à la manière des requins, ils suçaient, véritables vampires, leur victime jusqu'à ce qu'elle expirât. Ces monstres se nomment argules foliacées.

A trois jours de là, il ne restait plus qu'une dizaine de petites épinoches que leur mère conduisait à la picorée, et qui, à mesure qu'elles grandissaient, s'éloignaient d'elle, les ingrates, pour ne jamais revenir.

En visitant cette partie du ruisseau naguère si animée, alors tout à fait solitaire, et où l'on retrouvait à peine quelques traces de ce nid édifié avec tant d'intelligence et de peine, Marguerite fit observer à sa sœur que le petit chien Flock aboyait d'une singulière façon, et restait en arrière. Marthe retourna sur ses pas, et vit le petit terrier aux prises avec un gros lézard vert qu'il tenait en arrêt, et sur lequel il s'était déjà rué plusieurs fois.

Après un instant d'hésitation et de crainte, la jeune fille jeta son mouchoir sur le lézard, le saisit, et le rapporta au logis.

Quand on le débarrassa du mouchoir qui lui servait de prison, on vit que maître Flock l'avait blessé aux flancs, et de plus lui avait arraché un morceau notable de la queue.

VI

C'est surtout lorsqu'on souffre soi-même qu'on compatit à la souffrance des autres; aussi Marguerite s'intéressa-t-elle au lézard blessé plus que personne de sa famille, et plus qu'elle ne l'eût sans doute fait avant d'avoir perdu la vue.

Secondée par Marthe, elle appliqua de petites bandelettes de sparadrap sur les blessures de la pauvre bête, puis elle la déposa dans un carton rempli de ouate, et elle voulut que ce carton restât près d'elle.

Chez les animaux à sang froid, c'est-à-dire dont le sang a moins de chaleur que le sang des mammifères, la nature répare vite les blessures. Le lézard, qui avait failli mourir sous la dent du chien, resta trois ou quatre jours immobile dans le nid que lui avait fait la jeune aveugle; et puis, un matin que le soleil donnait chaud et d'aplomb, Marguerite, seule en ce moment, resta tout étonnée de sentir de petites pattes qui trottèrent sur ses genoux, et qui montaient sur sa poitrine. D'abord elle éprouva un léger frisson de crainte, et elle porta doucement la main vers l'endroit où elle sentait ce singulier mouvement. Elle ne tarda point à reconnaître que c'était le lézard. Sans



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e année. Juillet 1861

N^o VII.

Bruxelles: Desferbecq, Rue du Casino 16 bis. Porto de Lugo.

Amsterdam: Desferbecq, Nieuwendijk Over S^t Nicolas Straat.

Ayuntamiento de Madrid

s'inquiéter des doigts qui effleuraient sa robe d'émeraude, le petit animal continua en paix sa course, grimpa jusqu'aux lèvres de sa protectrice, et effleura de sa langue fine, noire et fourchue, leur surface humide.

Après quoi, il reprit sa promenade sur les cheveux, sur les bras et sur les genoux de Marguerite, et il finit par se blottir dans sa poitrine, et par s'y endormir.

Marguerite n'osait remuer, dans la crainte de l'effrayer; mais elle ne tarda point à constater que son nouvel ami n'était point un lézard à s'inquiéter du mouvement et du bruit. Le retour de Marthe et de M. et de madame d'Aubencourt ne lui causa pas plus de préoccupation; seulement, quand il entendit le trottement de Flock sur le tapis, et deux ou trois jappements de celui qui l'avait blessé, il sortit sa petite tête fine de l'asile qu'il s'était choisi, et s'y reblottit aussitôt.

Dès lors Marguerite et Jacques, — ce fut le nom que reçut, je ne sais trop pourquoi, le lézard, — devinrent inséparables. Jacques ne tarda point à en user familièrement avec les différentes personnes de la maison. A table, il se promenait sur les fruits du dessert et parmi les fleurs du surtout; il y cherchait les petits insectes cachés et les croquait gaïement. A la promenade, il s'élançait d'un bond sur l'herbe ou sur une branche d'arbre à sa portée, et y chassait avec ardeur; à la moindre alerte, toutefois, il regrimpait sur l'épaule de sa maîtresse.

Jacques, du reste, ne vivait, à proprement parler, que le temps où le soleil donnait de la lumière et de la chaleur; le soir, ou par le froid, il restait nonchalamment assoupi dans le giron de Marguerite. L'appelait-elle? il montrait paresseusement son museau mordu d'émeraude et d'or, agita sa langue en signe de caresse, et retombait dans son engourdissement. Le soleil brillait-il? alors gai, pétulant, hardi, il allait de l'un à l'autre, grimpait aux rideaux, et ne dédaignait même pas d'agacer Flock et de lui tenir tête, — à distance, bien entendu. Le chien faisait-il mine de s'élançer sur lui? Jacques, d'un saut, se mettait hors de portée, et narguait le roquet.

Trois mois ne s'étaient pas même écoulés que chien et lézard vivaient en bonne amitié. Il arriva plus d'une fois que, dans le jardin, Jacques, fatigué, grimpa sur le dos de Flock; celui-ci promenait benigne, dans sa fourrure épaisse, chaude et soyeuse, ce singulier cavalier, et tournait même quelquefois la tête pour le caresser de sa langue rose.

On ne sait point assez combien l'habitude peut rendre familiers et affectueux entre eux les animaux de natures opposées.

Tandis que l'auteur de cette histoire écrivait les pages que vous lisez, un petit chien de l'espèce de Flock, un énorme chat angora et un maki, sorte de singe de l'île de Madagascar, dormaient paisiblement, et les pattes enlacées, dans sa corbeille à papier. Tous les trois s'aiment fraternellement; et si, parfois, une querelle s'élève entre le chien un peu grognon, et le maki un peu susceptible, le chat, par ses ronrons et en se frottant contre eux, semble chercher à les exhorter à la paix et à de meilleurs sentiments. Du reste, la querelle, causée presque toujours par quel que friandise qu'on se dispute, n'est jamais de longue durée. Après s'être un peu battu, on va se re-

coucher dans la corbeille comme les meilleurs amis du monde.

Revenons au lézard.

Si trois mois avaient suffi pour faire de Flock et de Jacques des amis, le même laps de temps avait également suffi pour rendre au dernier toute sa beauté. Non-seulement il ne restait plus de ses blessures aux flancs d'autres traces que des cicatrices imperceptibles, mais encore le tronçon enlevé de sa queue était complètement repoussé. Un bourgeon, apparu au bout de la partie mutilée, n'avait point tardé à s'allonger peu à peu, et à devenir aussi long et aussi élégant que la portion perdue. Néanmoins, on remarquait dans les couleurs de cette portion restaurée des tons moins accentués et d'un vert plus pâle.

Jacques appartenait à la famille des lézards ocellés dont foisonne la forêt de Fontainebleau. La robe de cette magnifique espèce, d'un vert de feuille naissante, semble saupoudrée de grains d'or, et miroite au soleil d'une façon splendide. Sa taille, qui atteint parfois trente centimètres, est souple et robuste à la fois; son œil, à pupille mobile, prend une vive expression d'énergie quand il se présente un ennemi ou un danger, d'une touchante expression de tendresse quand il regarde une personne qu'il aime. Intelligent, gai, tendre, en captivité il reconnaît parfaitement ses maîtres, et devient audacieux jusqu'à l'effronterie. L'intimité de Jacques avec la famille d'Aubencourt n'est point un fait exceptionnel, et le vieux proverbe qui professe que le lézard est l'ami de l'homme, reçoit souvent des preuves de sa véracité.

Marguerite puisait de bonnes distractions de ce nouvel ami que le hasard lui avait donné, et Marthe, de son côté, trouvait un grand plaisir à exciter les petites colères de Jacques, soit en feignant de vouloir l'enlever de dessus les genoux de sa maîtresse, soit en le tarabustant quelque peu. Il fallait voir alors l'irascible Jacques se gonfler, ouvrir sa gueule, se jeter sur les doigts de sa provocatrice, et souvent les pincer assez énergiquement, puis, de guerre lasse, se réfugier dans les bras de Marguerite.

Un jour que celle-ci, appuyée au bras de son père, se promenait dans le bois voisin de la propriété, elle sentit tout à coup Jacques, qui picorait des insectes sur un saule, venir se réfugier précipitamment sur elle, tandis que M. d'Aubencourt voyait un pic s'envoler de ce saule.

« Je suis sûr, dit le médecin, qu'il y a un nid dans cet arbre; voici bien longtemps que je veux me procurer, pour ma collection d'œologie, des œufs de cet oiseau; l'occasion est bonne, j'en profiterai. » Et il fourra son bras le plus avant possible au fond d'un trou creusé par le temps dans le tronc de l'arbre, mais il ne put atteindre au nid.

« Je reviendrai bientôt avec les instruments nécessaires pour prendre ces œufs, dit-il; en attendant, comme ils ne sont point destinés à être couvés, mais bien à figurer vides dans ma collection, je vais fermer l'entrée de l'arbre avec la grosse pierre qui semble se trouver là tout exprès. Le père et la mère, ne pouvant point rentrer, iront construire ailleurs un autre nid. »

Et il le fit comme il le disait.

« Père, demanda Marguerite, à quel oiseau donnes-tu le nom de pic? »

— Les espèces en sont nombreuses, mon enfant

Toutes jouissent de la propriété de pouvoir fendre l'écorce des arbres avec leur bec droit, anguleux, comprimé en coin à son extrémité, et de saisir les insectes qu'ils trouvent sous ces écorces avec leur langue grêle. Cette langue est un véritable projectile armé vers le bout d'épines recourbées en arrière; de plus, leurs quatre doigts armés d'ongles aigus, et disposés, deux en avant, deux en arrière, leur permettent de grimper et de se tenir solidement sur les écorces les plus lisses.

Ordinairement solitaires et craintifs, les pics fréquentent les grandes forêts ou les arbres qui garnissent la lisière des bois; c'est contre l'écorce de ces arbres qu'ils exercent leur industrie; quelques-uns, pourtant, vivent à terre ou contre les rochers. Les insectes, soit à l'état parfait, soit à l'état de larves, composent leur principale nourriture; ils la cherchent au-dessous des portions d'écorces soulevées ou dans les trous pratiqués sur la partie ligneuse. Pour y parvenir, ils se cramponnent contre le tronc, se font un point d'appui de leur queue courte, composée de plumes raides légèrement recourbées, et garnies à leur extrémité de barbeles également raides et courtes.

Dans cette attitude, et solidement installés, ils visitent, avec leur langue, les anfractuosités, les accidents et les trous qui sont à leur portée. Aperçoivent-ils une larve ou un insecte qu'ils ne puissent amener et saisir à l'aide des crochets qui terminent leur langue? alors ils font usage du bec.

Au moyen de ce coin dont la nature les a pourvus, ils frappent à coups redoublés sur la portion d'écorce qui recèle l'insecte, et finissent par s'emparer de leur proie. D'autres fois, ils sondent le tronc d'un arbre pour s'assurer s'il n'existe pas quelques creux recelant des insectes. Les points sonores leur indiquant un de ces creux, ils en cherchent l'ouverture extérieure, et ils y dardent leur langue ou bien élargissent le trou.

En parlant ainsi, M. d'Aubencourt avait ramené sa fille au logis.

Après le déjeuner, il se disposa à aller chercher dans le saule creux les œufs de pic qu'il convoitait, mais il en fut détourné par quelques visites qu'il lui fallut recevoir.

Il ne put réaliser son projet qu'à la chute du jour.

SAM.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE

ROSE LEBLANC

Par lady GEORGIANA FULLERTON (1).

Ce roman, œuvre pleine de fraîcheur et de délicatesse, est écrit par une femme et s'adresse aux femmes, qui pourront apprécier la finesse exquise des pensées et des tableaux, les nuances du style et la suavité des sentiments que lady Fullerton a exprimés. La mère et la fille pourront le lire, condition assez rare parmi les œuvres de nos jours, et qui dit assez la haute raison et la parfaite innocence de ce charmant livre.

Lady Fullerton, dont le nom est connu en Angleterre par trois romans de mœurs d'une grande portée, a écrit en français (car elle manie les deux langues avec la même supériorité) une étude remarquable sur madame de Bonneval (2), une histoire de *Sainte Françoise Romaine*, et enfin *Rose Leblanc*, l'ouvrage dont nous vous entretenons aujourd'hui, et dont nous vous donnerons une rapide analyse.

Rose est la plus jolie paysanne des environs de Pau; tout le monde le dit, et elle se le dit à elle-même; aussi, quoiqu'elle soit bonne et sincère, sa coquetterie enfantine afflige un jeune homme dont elle est aimée, et qu'elle préfère elle-même. Elle n'a que le choix, la belle fruitière de Jurançon! Son cousin, Henri Lacaze, l'aime depuis qu'elle est au monde, mais elle le trouve trop sérieux et trop sauvage; André de Vidal, jeune homme bien né et bien élevé, quoique pauvre, l'aime aussi, et, flattée de cet amour, elle y répond tout en s'en jouant avec une coquetterie terrible et naïve. Citons une scène qui met en relief les principaux personnages du livre.

« Immobile, appuyé contre la charrette qui avait amené Rose à la ville, vis-à-vis de l'échoppe où elle vendait ses fruits, Henri Lacaze fumait en silence, mais suivait chacun des gestes, chacun des regards de la jeune fille. Cette surveillance muette et continue agaçait les nerfs de celle qui en était l'objet. Elle rencontrait à chaque instant ce visage impassible, dont l'immobilité la gênait. Elle essayait de changer de place, de lui tourner le dos; mais rien ne lui ôtait le sentiment d'une présence qui pesait sur elle comme un cauchemar.

» Midi sonna. Une agitation nerveuse s'empara de tous les membres de Rose. Ses yeux erraient sur la place, où s'attachaient avec anxiété aux groupes qui se formaient de tous les côtés. Bientôt une vive rou-

(1) Un beau volume in-8°, prix : 5 fr. Chez Ch. Douniol, 29, rue de Tournon.

(2) Le *Journal des Demoiselles* a rendu compte de *Madame de Bonneval*, voir Janvier 1858.

geur colora son front, ses joues, et jusqu'à son cou. Elle tâchait de sourire, car André, qui venait de passer, lui avait souri, bien que ses lèvres tremblantes s'y refusassent. Henri aussi se dirigea dans ce moment vers l'endroit où la foule se portait, et les deux jeunes gens entrèrent presque en même temps dans la cour de la préfecture. Rose, le coude appuyé sur sa chaise, fixait ses regards sur les fenêtres de la salle où le tirage au sort devait avoir lieu. La main dans sa poche, elle roulait machinalement entre ses doigts les grains de son chapelet, et comptait tous les instants.

» Au même instant une calèche de voyage faisait halte au coin de la grande rue. Un homme âgé en descendit et donna la main à une charmante jeune fille, dont la taille souple et élévée, la démarche gracieuse, les traits nobles et délicats, attiraient l'attention des passants. Blonde comme une Anglaise, ses yeux, d'un brun foncé, voilés de longs cils, pretaient à sa beauté un éclat singulier. Ces deux personnes, après avoir visité l'église Saint-Jacques, se dirigèrent vers la place du Marché, et y entrèrent du côté où se trouvait l'échoppe de Rose.

« Regardez, dit la jolie blonde à voix basse, regardez, bon papa, quelle gentille fruitière! Je vous en prie, achetons-lui des pêches. »

» Le vieillard s'arrêta en souriant, et donna sa bourse à la jeune fille. Celle-ci se pencha vers les fruits.

» — Combien mademoiselle en désire-t-elle? demanda Rose d'un air distraît, car elle guettait toujours la porte de la préfecture.

» — Une douzaine dans ce joli panier de mousse, répondit l'étrangère. Ils sont charmants, vos paniers!

» Comme elle soutenait la corbeille pour la faire admirer à son grand-père, Jules, hors d'haleine, se précipitant contre la planche qui servait à Rose de comptoir, lui dit à demi-voix :

» — Pas de chance, mademoiselle Rose!

» Au même moment, la petite fruitière, dont les yeux ne quittaient pas la porte du bâtiment officiel, s'écria, comme par un mouvement irrésistible :

» — C'en est fait, il s'est signé!

» Elle se couvrit le visage de ses deux mains; mais relevant la tête l'instant d'après, elle vit Henri, debout vis-à-vis d'elle, pâle, hagard, une main cachée dans son gilet, l'autre appuyée sur sa hanche. Il ne détournait pas les yeux, il ne faisait pas le moindre mouvement. Seulement, Rose croyait entendre sa respiration précipitée.

» — Je n'ai pas de monnaie, dit doucement la jeune étrangère. Pourriez-vous, mademoiselle, me changer cette pièce d'or?

» Rose prit machinalement dans sa main le napoléon qu'on lui tendait. Henri lui faisait peur. Elle craignait de pleurer, car en ce moment André perçait la foule et s'avancait vers elle. La tête lui tourna; elle crut voir la lame d'un couteau dans la main que Henri tenait dans son gilet.

» — Rose, Rose, c'en est fait, j'ai tiré un mauvais numéro! lui dit André en se penchant vers elle.

» — Qu'est-ce que cela me fait à moi? fit Rose, qui tremblait de tous ses membres.

» André rougit, et puis pâlit. Un mouvement de colère crispa ses lèvres.

« — Ma mère en mourra, et ce ne sera pas vous qui la consolerez, murmura-t-il d'une voix profondément émue.

» — Dieu la consolera, dit la jeune étrangère, et ces paroles si simples, mais prononcées avec un accent irrésistible de douceur et d'intérêt, retentirent au fond de l'âme du jeune homme comme celles d'un ange consolateur. Il leva les yeux sur le visage pâle et aérien qui semblait compatir à sa douleur, hésita un instant, se troubla, et disparut. »

Le pauvre André part, et la petite Rose, tout attristée, se promet de lui être fidèle, et même elle travaille sans relâche pour lui acheter un remplaçant. Mais au milieu de sa mélancolie et de sa constance, l'absence a son effet ordinaire; sans oublier André, elle remarque qu'Henri Lacaze, sous son extérieur sévère, cache une âme de feu, pleine de noblesse, de douceur et de dévouement. Cette découverte, nouvelle pour elle, ne l'empêcha pas de se rattacher avec force au souvenir d'André, lorsqu'elle apprend tout à coup qu'André n'est plus le jeune homme pauvre et sans liens sur la terre qu'elle avait aimé et à qui elle s'était promise. Il a retrouvé sa famille, famille noble, opulente, qui l'adopte et le chérit; cette famille ne se compose que de deux personnes, un vieillard et une jeune fille, qui sont précisément ceux qui avaient acheté des pêches à Rose le jour du tirage au sort : cette charmante Alice, dont la voix angélique avait consolé la douleur d'André, est sa cousine, et il est appelé à vivre auprès d'elle, dans un grand château de Bretagne, qui porte le nom de leur famille, la Roche-Vidal.

Il arrive alors ce qui devait arriver. André, replacé dans le milieu où l'appelaient sa naissance, ses idées, son éducation première, sentit qu'il était né pour vivre de la vie des hôtes qui l'avaient si bien regu. Le fond de sa nature délicate se montra; et repoussant comme un souvenir mauvais le passé où il avait souffert, où ses idées et ses sentiments avaient été froissés, André s'attacha avec passion à sa nouvelle famille, à son oncle, si bon, à sa cousine si aimable et à l'avenir que tous deux lui ouvraient. Alice, de son côté, aimait avec autant d'innocence que d'ardeur, ce jeune homme, héritier du nom de leurs aïeux, et que son grand-père lui destinait évidemment pour mari. Elle ignorait les engagements de son cousin avec Rose; elle se laissait aller à des rêves aussi purs que doux, lorsqu'un coup soudain la tira de son erreur. Henri Lacaze se présenta au château, et demanda Alice. Elle vint et s'informa s'il voulait voir André de Vidal.

« Je ne me soucie pas de le voir, dit Henri d'une voix très-émue; au contraire, ce serait me rendre un grand service que de vous charger de la commission. On assure dans le pays que vous êtes bonne comme une sainte du paradis, que vous faites du bien à tous, et que pour rien au monde vous ne diriez un mensonge. Eh bien, s'il en est ainsi, vous pardonnerez à un homme qui vient à vous pour savoir la vérité. Dites-moi donc, mademoiselle : il n'est pas vrai, n'est-ce pas, il ne peut pas être vrai qu'André Vidal en épouse une autre que Rose Leblanc? Si c'est mal de vous le demander, je vous fais excuse, mais il faut bien que je le sache, car cela briserait le cœur de Rose, et moi j'ai promis au bon Dieu de la rendre

leureuse; et une promesse qu'on fait au bon Dieu, il faut bien la tenir. »

Alice avait rougi et pâli pendant le discours de Henri.

Malgré les efforts qu'elle faisait pour dissimuler l'impression pénible que lui faisaient éprouver des paroles qu'elle ne pouvait soupçonner d'artifice, l'inquiétude et la souffrance se peignirent sur son visage. Une douleur poignante lui serrait le cœur, car, presque à son insu, et pour la première fois de sa vie, elle aimait de toute la force de son âme... Mais dans une âme profondément chrétienne, il existe un sentiment qui surmonte tous les autres, qui règle non-seulement les détails de la vie, mais qui domine encore les émotions les plus violentes et les plus imprévues, — le sentiment du devoir!...

Henri attendait toujours la réponse avec une anxiété qui approchait de l'angoisse. Après s'être recueillie intérieurement, Alice lui dit avec beaucoup de calme et de douceur :

« Monsieur, je ne sais si je devrais répondre à une question que je ne pense pas que vous ayez le droit de m'adresser, mais je veux bien agir avec la même franchise et la même simplicité que vous. M. André de Vidal n'est pas, que je sache, engagé par aucune promesse de mariage.

« Comment ! pas avec Rose ? s'écria Henri avec violence. Voilà bien six semaines qu'il habite ce château, et il ne vous a jamais dit qu'il a promis à Rose de l'épouser ! Par pitié pour elle ! par pitié pour moi !... »

« C'est votre sœur ! demanda Alice d'une voix émue.

« Non, ce n'est pas ma sœur, quoique nous ayons été élevés ensemble, c'est plus que cela, voyez vous, c'est comme qui dirait mon enfant, depuis le jour où le bon Dieu lui a, par moi, sauvé la vie, et où j'ai fait le vœu de la rendre heureuse. Et cet homme qui m'a enlevé son cœur, cet homme, à qui elle a donné son amour, qui était mon bien à moi, cet homme qui a promis de l'épouser, il oserait se jouer de nous, la repousser, la mépriser, maintenant qu'elle l'aime et qu'elle ne m'aime plus, moi ! C'est impossible !

« Vous l'aimiez donc, cette jeune fille ? dit Alice d'une voix éteinte.

« Si je l'aimais ! si je l'aime ! s'écria Henri. Et ses mains se crispèrent autour d'un petit sac qu'il lui tendait. Voilà la somme qui doit lui servir à acheter un remplaçant à cet homme qu'elle aime ! Voilà le fruit des veilles où elle s'est abîmée les yeux à travailler et à pleurer !

« Comment ! dit Alice avec attendrissement en ouvrant la bourse que Henri avait jetée sur la table, cette pauvre jeune fille a gagné tout cet or par son travail ?

« Elle avait amassé tout juste le quart de cette somme, répondit froidement Henri, lorsqu'elle est tombée malade, malade à en mourir ! mais le bon Dieu n'a pas voulu l'appeler à lui ; et quand elle s'est rétablie, elle a trouvé dans la bourse la somme qui manquait.

« C'est vous, c'est donc vous ! s'écria Alice avec un profond attendrissement, vous qui l'aimiez ! O mon Dieu ! quelle leçon !... »

Quand la porte se fut refermée sur Henri, et

qu'elle se trouva seule avec Dieu et son ange gardien, agenouillée, les mains jointes, les yeux levés au ciel, Alice fit le sacrifice du bonheur qu'elle avait espéré avec une douleur dans le cœur et une paix dans l'âme que les faibles et les mondains ne pourront jamais comprendre.

L'âme d'Alice était de celles qui n'hésitent jamais devant un acte d'abnégation, et qui, éprises de l'idéal, dépassent le simple devoir et s'élancent vers l'héroïsme. Elle commença par éloigner André, en repoussant, en étouffant sur ses lèvres les aveux qu'il eût voulu lui faire, puis elle appela au château Rose Leblanc. Elle voulait la former, l'élever et la préparer, par une douce éducation et par l'influence de l'amitié, à devenir un jour pour André une digne compagne. Mais, hélas ! la belle fruitière fut rebelle à tout, hormis à l'affection d'Alice, qu'elle lui rendait de tout son cœur. Sa nature rustique et charmante ne put se plier à aucun des usages du monde ; pendant qu'Alice lui donnait des leçons d'orthographe et d'histoire, elle pensait à ses vaches ; assise à la table délicate du château, elle regrettait la bonne soupe de sa tante Babet, et d'autres regrets peut-être se mêlaient à ceux-là : l'enfant des campagnes regrettait ses arbres, ses prés, ses vallons et sa liberté, et l'amitié de son compagnon d'enfance :

« C'est comme un sort, disait-elle ; quand je tâche d'apprendre, je ne peux penser qu'aux vaches de chez nous, ou aux contes que tante Babet me racontait quand j'étais petite. C'est plus fort que moi, jamais je ne serai savante ! Tenez, ajouta-t-elle en passant le bras autour du cou d'Alice, allons plutôt voir le petit veau qui est né hier ; c'est plus gentil que toutes ces histoires des Grecs et des Romains.

« Mais ce n'est pas cela que nous lisons ! s'écriait Alice avec un désespoir à moitié comique. N'as-tu pas fait attention, ma chère Rose, qu'il était question de Clovis et de la bataille de Tolbiac ? N'as-tu pas envie d'apprendre comment la France devint chrétienne ?

« — Mais, pourvu qu'elle le soit, cela m'est bien égal comment cela s'est fait, répondait Rose en jetant un regard distrait sur les oiseaux qui voltigeaient autour des tourelles.

« — Ne te soucies-tu pas de savoir que les prières de Clotilde et le vœu de Clovis... »

« — Ah ! un vœu ! C'est comme Henri sur la pente de Coraose. Je sais bien qu'il a fait un vœu ce jour-là, mais il n'a jamais voulu me dire ce qu'il a promis au bon Dieu, quand nous étions si près de périr. Peut-être aura-t-il envoyé un cœur d'argent à l'autel de la sainte Vierge... »

L'héroïsme d'Alice luttait vainement contre l'attrait naturel et les sympathies instinctives ; la force de Milon de Crotone ne lutterait-elle pas inutilement contre la direction d'une branche d'arbre ? il pourrait la briser, mais non la ployer. Rose, dans les beaux salons de la Roche-Vidal, devenait tous les jours plus pensive et moins gaie ; elle se fanait comme une fleur sauvage enfermée dans une serre ; enfin, poussée à bout par le mal du pays, elle demanda à retourner chez ses parents.

Alice portait le poids de ses propres peines et de celles des autres ; Rose n'était pas heureuse, et André, dont la santé délicate avait toujours donné des craintes, se mourait loin d'elle. Elle le sut, et elle

sut en même temps qu'il avait rompu ses engagements avec Rose, et que la jeune fille, consolée, joyeuse, allait épouser Henri Lacaze : le bonheur était redevenu possible, mais Dieu ne voulait pas que cette âme si grande le trouvât sur la terre. Alice reçut le dernier soupir d'André ; elle le vit mourir en chrétien, et calme, résignée, elle abrita sa vie brisée parmi les filles de Saint-Vincent-de-Paul. Les dernières pages du livre, la touchante réconciliation de Rose et de Henri, la mort d'André, à Rome, parmi les pompes de la ville éternelle, sont aussi émouvantes qu'élevées.

Ce beau roman n'a pas une moralité vulgaire, puisque le plus généreux sacrifice n'y cause, pour celle qui l'accomplit, que le plus complet malheur ; l'âme profondément chrétienne de l'auteur plane dans une atmosphère plus haute, dans celle où l'on juge les actions des hommes, non par le résultat qu'elles ont obtenu, mais par la pensée qui les a inspirées. C'est de ce point de vue surhumain que le noble caractère d'Alice doit être apprécié, et que l'on conçoit qu'elle a trouvé en Dieu une récompense préférable à tous les bonheurs d'ici bas. Par un heureux contraste, Lacaze, homme énergique, dévoué, capable de tous les sacrifices, est heureux même en ce monde, et protège de sa force morale la frêle enfant qui a jeté le trouble dans tous ces cœurs. On se sent porté, en finissant ce livre, à réfléchir sur la bizarrerie apparente de la destinée, qui ne permet pas que des caractères jumeaux, égaux en force ou égaux en faiblesse, se choisissent et s'accouplent, mais qui donne à la créature inconstante et légère de l'attrait pour le cœur ferme et fort, et jette dans leur vie, par cette loi des contrastes, une source inépuisable de luites, de souffrances et de mérites. Alice et Lacaze, les deux âmes héroïques, auraient dû, semble-t-il, se comprendre et se choisir, et de leur union aurait pu naître de grandes choses, mais alors où André aurait-il puisé la grâce nécessaire pour bien mourir, et Rose, l'enfant légère, la grâce nécessaire pour bien vivre?...

On a dit, avec raison, que *Rose Leblanc* était l'œuvre la plus achevée qui soit sortie de la plume de lady Fullerton, et nous espérons que nos lectrices en goûteront comme nous les douces suavités. Peut-être quelques mères craindront-elles de voir ce livre entre les mains de leurs filles, parce qu'il parle d'un sentiment dont on éloigne des yeux délicats les vives peintures ; mais ce sentiment, quand lady Fullerton le décrit, est idéalisé et épuré par le christianisme : c'est une fleur du Calvaire, éclos sous les larmes, au pied de la croix.

QUAND LES POMMIERS SONT EN FLEURS

Par M. BATHILD BOUNIOL (1).

Un joli titre sur une jolie couverture vert-pomme, des nouvelles attrayantes, tour à tour gaies et mélancoliques,

voilà ce nouveau volume d'un poète qui manie très-bien aussi la prose. L'enjouement domine dans ce livre, mais c'est un enjouement de bon aloi, né de la bonne conscience, qui n'a rien de commun avec la verve sarcastique et triste des caricatures, avec les charges et les dialogues que certains artistes inscrivent au bas de leurs scènes de mœurs. La gaieté de M. Bouniol est plus innocente et plus communicative. Elle n'ôte rien à l'élévation généreuse de ses idées, bien différente de ce rire méchant que provoquent le vice et la laideur de l'âme, et qui est le corrosif des sentiments nobles et purs. Nous avons goûté surtout, dans ce joli volume la première nouvelle intitulée : *Le premier chef-d'œuvre*.

Ce premier chef-d'œuvre est celui d'un peintre qui, trop fidèle aux traditions classiques, a reproduit sur la toile un sujet qui blesse les yeux modestes de sa femme. Cette femme a le cœur le plus tendre, mais aussi le plus chrétien, et elle ose, au nom de son amour et de sa foi, supplier son mari de détruire une œuvre dangereuse et dont, plus tard, il rougirait peut-être devant ses enfants.

« — Si ce n'est pas ton fils, lui dit-elle, qui s'en conduit par son mauvais génie devant ce tableau, ce sera quelque autre... dont l'âme est aussi précieuse à Dieu aussi chère à sa mère.

» — Mais, malheureuse femme, interrompit l'artiste, tu ne veux donc pas voir que tu me tortures, que je sais bien maintenant que tu as raison ! Tu parles comme ma conscience, mais tu me demandes un sacrifice au-dessus de mes forces. Moi, anéantir cette œuvre qui m'est si chère, ma création, un autre moi-même ! Non, c'est impossible ! Puis je ne suis pas qu'artiste, je suis mari, je suis père, et, tu le sais bien, ce tableau non vendu pour nous tous c'est la gêne, c'est la misère. Pas d'argent, et les fournisseurs et le logis à payer ! Comment faire face à toutes ces dépenses, couvrir cet arriéré et suffire en même temps aux exigences nouvelles ?

» — N'est-ce que cela qui t'inquiète ? dit la jeune femme avec vivacité. Pour la dépense courante j'ai mon travail. Va, mon aiguille, à cette condition, ne chômera ni le jour ni la nuit. Pour le reste, pour les dettes à acquitter, ne crains pas les affronts ; j'y ai pensé et j'aurai bien vite la somme nécessaire.

» — Mais comment ?

» — Comment ? tu vas voir.

» Et se levant, elle prit son châle, qui se trouvait à quelques pas sur un fauteuil, détacha ses boucles d'oreilles, sa montre avec sa chaîne, ôta ses bagues qu'elle déposa avec les autres bijoux sur la table, en disant à son mari qui la regardait faire avec stupéfaction :

» — Crois-tu qu'avec ça et mes autres chiffons je n'aurai pas bien les quelques cents francs qu'il nous faut ?

» — Ma femme, Louise, Louise, cher et grand cœur ! dit l'artiste avec élan, je ne te connaissais pas encore. Par ton exemple, j'apprends mon devoir. Ah ! je ne ferais ce sacrifice, si grand qu'il soit, qu'à cause de toi, que je le ferais encore avec bonheur !

» Et, s'armant du couteau à palette, il s'élança vers le tableau qu'il fendit à plusieurs reprises dans toute sa longueur. Sa femme poussa un cri et accourut à temps pour recevoir dans ses bras l'artiste chancelant et mourant :

» — Es-tu contente ? suis-je digne de toi?... »

(1) Paris, chez P. Brunet, 31, rue Bonaparte. — Un joli volume, prix : 2 fr.

On voit que M. Bouniol sait parler au cœur; la nouvelle où se déroule ce beau caractère de femme dont Dieu bénit et récompense les efforts, sera lue avec plaisir par toutes les femmes, et ce volume, qui pourrait prendre pour épigraphe: *Diversité, c'est ma devise*, est de nature à plaire, par quelque côté, aux membres vieux ou jeunes, sérieux ou enjoués de la famille où il sera admis.

LE CHRÉTIEN

PAR JOSEPH HOLL

Traduit de l'allemand par M. Edme Babeau (1).



Si l'Allemagne brouille parfois la tête des savants par sa nuageuse philosophie, elle nous envoie en revanche d'excellents livres de piété, qui témoignent de la foi profonde dont sont animées ces provinces jadis évangélisées par les disciples de saint Benoît.

Il existe aux bords du Rhin, dans les vallées de la Suisse, en Bavière, en Autriche, une école catholique d'art et de littérature, qui nous a été révélée par les œuvres ravissantes d'Overbeck, par les écrits de Sadler, du docteur Sepp, de Goerres, du chanoine Schmid, les *Méditations* d'Anne-Catherine Emmerich, et par des livres justement populaires, tels que *le Calice*, dont nous avons rendu compte autrefois (2) et *le Chrétien*, dont nous allons dire un mot aujourd'hui.

Court et solide, profond et touchant, ce livre pourrait instruire un ignorant, éclairer un incrédule; il peut surtout, dans des âmes chrétiennes, augmenter la science de la religion et le respect qu'elle inspire. Il est consacré à peindre l'auteur de notre salut, notre rédempteur Jésus, et à analyser les principales vertus qui donnent au chrétien de la ressemblance avec le modèle et le chef des prédestinés. *L'âme est chrétienne de sa nature*, disait l'éloquent Tertullien; ce mot est vrai, mais combien, dès les premiers jours de la vie, les passions, les faiblesses, les illusions du monde ne nous détournent-elles pas de notre véritable destinée! Les livres pieux tendent à reconstituer en nous cet homme intérieur, formé à l'école du Christ. L'onction de Thomas à Kempis, la fougue de Bossuet, le solide raisonnement de Bourdaloue, l'éloquence de Lacordaire, la logique du Père de Ravignan n'ont pas eu d'autre but, et les voix les plus modestes charment encore dans cette harmonie des grandes âmes, en souci du salut de leurs frères.

Pour donner une idée du livre que nous recommandons à nos lectrices, nous en extrairons quelques passages sur *l'amour des ennemis*, cette vertu que le christianisme a fait naître sur la terre, et qui a été proclamée pour la première fois du haut de la croix.

« L'amour des ennemis a quelque chose de tout particulier et de sublime, on pourrait presque dire de divin. En effet, tout le christianisme se résume en

ceci : — un grand amour de Dieu pour les ennemis. C'est, de la part de Dieu, le pardon et l'oubli de l'offense qui lui est faite par le péché, la réhabilitation, comme enfant de Dieu, des hommes rejetés et séparés de lui par le péché. Cet amour des ennemis commence par la résolution prise par le Fils de Dieu de racheter les hommes; il se continue par son incarnation, puis par sa vie publique, pendant laquelle, durant trois années, il répand ses grâces sur un peuple pécheur et ingrat; il aboutit enfin à la croix sur laquelle il est mort, et d'où il a prononcé cette prière : — Mon père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font! Tandis que par la rédemption, l'amour des ennemis s'est élevé dans le christianisme à la hauteur d'une action divine, on peut dire aussi que l'amour des ennemis pratiqué par l'homme à l'égard de l'homme est devenu quelque chose de saint, et presque même de divin.

» Cependant, il n'y a peut-être pas de vertu à l'égard de laquelle le monde et le christianisme se trouvent plus diamétralement opposés dans leur manière de voir. Tandis que l'un et l'autre, quoique ne partant pas des mêmes principes et ne visant pas au même but, tombent d'accord en ce qui concerne d'autres vertus, telles que la miséricorde, que tous deux louent et pratiquent, tandis que l'un et l'autre ne sont pas tout à fait en dissidence dans leurs appréciations et leurs jugements sur d'autres vertus, telles que la chasteté, à laquelle le monde ne saurait refuser une certaine estime, l'amour des ennemis, cette vertu fondamentale du christianisme, est regardé, dans le monde, comme une chose qui ne peut que déshonorer l'homme. Il en est de cette vertu comme de tout ce qui est beau et précieux, elle est rare, même parmi les chrétiens; elle n'est jamais estimée et pratiquée comme elle le devrait être, même au sein du christianisme. Au lieu d'aimer les ennemis, on se borne à ne pas les haïr, et il arrive à chaque instant que des hommes, d'ailleurs bons chrétiens, disent, lorsque quelqu'un les a offensés : — Je veux bien lui pardonner, mais je ne puis plus le voir. Ah! chrétien, toi qui as offensé Dieu, réfléchis un peu; Dieu ne pourrait-il pas te dire aussi : — Je veux bien te pardonner, mais je ne veux plus le voir? »

Sur la confiance en Dieu, le pieux auteur s'écrie :

« — Mais il y a si longtemps que j'ai confiance et que je prie, et cependant je n'ai pas encore été exaucé! Non, je ne suis pas entendu, je ne prie plus! O chrétien! que dis-tu là? c'est comme si le fruit disait à l'arbre : Il y a si longtemps déjà que je pends au bout de tes branches, et cependant je n'ai pas encore mûri; je ne mûrirai plus, laisse-moi tomber! Mais c'est précisément parce qu'il y a si longtemps que votre prière dure sans être exaucée, qu'elle va l'être bientôt, car celui qui n'est pas, comme l'homme, capable de mentir (iv, Moïse), a positivement promis de l'exaucer, et sa promesse a pour garantie la mort du Rédempteur, ayant été scellée avec le sang du Fils de Dieu fait homme. »

Nous recommandons à nos lectrices ce petit ouvrage; elles auront pu juger, en partie, de l'onction et de la simplicité qui y règnent et qui le rendent propre à être mis entre toutes les mains. *Il passera en faisant le bien.*

M. B.

(1) Paris, chez Lagny frères, 12, rue Cassette. Un volume in-18, prix : 1 fr.

(2) Voir le *Journal des Démonstrations*, année 1856.

L'AMIE D'ENFANCE

I

Ma mère m'a si souvent répété que j'étais à trois ans la plus aimable petite fille du monde, que je crois encore à mon mérite passé, quoique plusieurs réflexions judicieuses aient jeté dans mon esprit quelques doutes à ce sujet; le souvenir d'une petite scène domestique, qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire, a surtout contribué à modifier considérablement mon amour-propre rétrospectif.

Je me vois encore au milieu du salon, criant à tue-tête que je voulais aller me promener. Il faisait un temps détestable; ma mère me prit par la main, et, me conduisant près de la fenêtre, elle me montra les rues inondées de pluie et le ciel sillonné d'éclairs; puis elle alla chercher ma poupée favorite, charmante arlésienne, trop belle vraiment pour un enfant de mon âge :

« Occupe-toi d'endormir Minette, » me dit-elle.

Au lieu de me conformer à cette sage recommandation, je jetai dans un coin mademoiselle Minette, peu habituée à un pareil traitement, et, appuyant ma tête sur un fauteuil, je me mis à sangloter de colère.

Ma bonne mère eut la faiblesse de s'en émouvoir, et, me prenant sur ses genoux, elle essaya mes larmes de ses baisers, me donna des bonbons, me promit pour le lendemain une charmante promenade, et fit tant par ses caresses que le calme succéda à la tempête, et que le sourire reparut sur mes lèvres; Minette fut remise sur pied, pansée de ses blessures et couchée dans son berceau.

« Vous gâtez Amélie, dit ma grand'tante pendant que je reprenais mes jeux enfantins.

— Songez donc que la pauvre enfant n'est pas sortie de tout le jour, répondit ma mère; encore si elle avait ici des compagnes de son âge pour l'aider à passer le temps; mais, seule avec ses joujoux, elle est bien excusable de montrer un peu d'humeur.

— Qu'en ferez-vous cet hiver, si vous demeurez à la ville? Le mauvais temps la retiendra à la maison des semaines entières et vous ne saurez comment l'amuser.

— J'y ai pensé, répliqua ma mère, et j'ai quelque envie de l'envoyer chez *tata Coste*; elle y restera trois heures le matin et trois heures l'après-midi, et ce sera pour elle une grande distraction.

— Vous ferez bien, répondit ma grand'tante. »

J'écoutais cette conversation sans avoir l'air d'y prendre garde, comme il arrive souvent aux petites filles; mais elle ne fit aucune impression sur mon esprit, et je ne pensai même pas à demander ce que c'était que *tata Coste*; l'époque n'était pas éloignée, cependant, où je devais faire ample connaissance avec ce

personnage remarquable. A peine les premiers froids de l'hiver eurent-ils succédé à ces magnifiques journées de novembre, où le soleil, brillant à travers les feuilles jaunissantes, me permettait d'aller avec ma *bonne* à la promenade, qu'on m'acheta un petit panier, le plus joli qu'on put trouver; on le lesta avec une belle poire fondante et un morceau de pain tendre, et l'on me conduisit dans une maison d'assez piteuse apparence, dont une grosse fille, bien joulue, vint nous ouvrir la porte avec empressement.

J'étais annoncée, sans doute, car la grosse fille, ayant fait à ma mère une profonde révérence, s'écria en me voyant :

« Voilà donc mademoiselle Amélie? comme elle est fraîche et gentille! je vais la conduire à la classe. »

Et, joignant l'action à la parole, elle voulut me prendre par la main, mais je me cramponnai si bien aux jupons de maman, qu'elle fut aussi forcée de monter l'escalier, et la classe de *tata Coste* s'offrit alors à mes regards.

C'était une salle longue et étroite, où trônait, grave et majestueuse sur son fauteuil de cuir, placé juste entre les deux fenêtres, une vieille femme vêtue de noir, dont la coiffe blanche, fortement empressée, était à demi recouverte par un voile d'étamine. Elle tenait de la main droite, comme marque distinctive de son autorité, une longue canne de roseau qui lui servait fréquemment à rappeler à l'ordre et à l'application un nombreux troupeau d'enfants rangés en deux files, les garçons à droite et les filles à gauche, sur de petites chaises d'inégale hauteur.

Tata Coste était une religieuse ursuline que la révolution de 1793 avait chassée de son couvent, et obligée de chercher un refuge en Angleterre. Renirée en France, dès que Napoléon eut abattu pour les proscrits les barrières de l'exil, mademoiselle Coste s'était empressée d'ouvrir une petite école, moins encore pour gagner sa chétive existence que pour se conformer à l'esprit de son ordre, voué à l'éducation de la jeunesse. Personne n'était plus propre d'ailleurs à remplir les difficiles fonctions d'institutrice du premier âge; sa grande taille, sa physionomie douce, mais ferme, inspiraient le respect et une crainte salutaire dont il était impossible de se défendre; aussi l'ordre le plus parfait régnait-il dans sa classe, quoique beaucoup de ses nombreux élèves eussent à peine trois ans, et que les plus âgés n'en comptassent guère que sept à huit. Elle se faisait donner par eux tous le titre de tante, qui lui semblait le plus propre à exprimer ses sentiments d'affection à leur égard. Comme la plupart des petits enfants avaient alors l'habitude de remplacer ce mot de tante par son diminutif *tata*, beaucoup plus facile à prononcer, *tata Coste* était devenu le nom de la bonne religieuse.

Au moment où nous pénétrions dans la salle, toute la petite troupe était vivement impressionnée par la terrible punition infligée à un grand mauvais sujet de sept ans qui, par son incorrigible paresse, avait enfin attiré sur sa tête coupable un éclatant témoignage de la sévérité de l'institutrice. Il était à genoux au milieu de la classe, sanglotant à fendre le cœur et affublé d'un affreux bonnet d'âne, dont les longues oreilles se tenaient droites sur son front. Cette tête d'âne, plus ou moins bien imitée, eut sur moi la vertu de la tête de Méduse; elle me cloua à ma place, saisie d'effroi et ne pouvant détourner mes regards de ce terrible spectacle. Ma mère profita de cet instant de stupeur pour s'esquiver en toute hâte; mais lorsque, revenue de ma première surprise, je voulus me réfugier dans ses bras, et que je ne la trouvai plus auprès de moi, je poussai des cris si perçants que la maison entière en retentit, et qu'une douzaine de petites filles s'en bouchèrent les oreilles. *Tata Coste* ne s'effrayait pas pour si peu de chose; elle quitta son fauteuil de cuir, s'avança magistralement vers la porte, que je cherchais à enfoncer à coups de pied, et, fixant sur moi ses yeux noirs et perçants :

« Mon enfant, dit-elle avec douceur, il faut être sage ici. »

J'avais bonne envie de répliquer que je ne voulais être ni sage ni méchante chez elle, et que je ne voulais pas y rester; mais *tata Coste* avait une façon de regarder si extraordinairement imposante que la parole expira sur mes lèvres, mes cris cessèrent comme par enchantement, et je la suivis sans résistance à la place qu'il lui plut de m'assigner. Ce souvenir de mon enfance m'a fait comprendre, depuis, la fascination que certains personnages exercent sur les animaux; *Tata Coste* domptait les petites filles par l'expression de son regard, comme *Carter* et *Van-Am-burg* ont dompté les lions et les tigres.

A peine étais-je assise entre une grosse fillette à cheveux blonds et une petite brune de cinq ans, gracieuse et mignonne, que l'on se mit à genoux pour dire la prière; *tata Coste* la prononçait elle-même à haute voix, lentement, distinctement et avec un accent pénétré. On chanta ensuite un beau cantique, dont tous les élèves répétaient en chœur le refrain, puis on m'appela pour me faire dire ma leçon, pendant que *bonne amie*, c'est ainsi que l'on nommait la grosse fille qui nous avait ouvert la porte, distribuait à mes compagnes les jarretières en tricot et le canevas pour faire le point de marque, assignant à chacune d'elles leur tâche de l'après-midi.

A la première page du livre que l'on me mit à la main était gravée une croix sur laquelle *tata Coste* me fit prononcer les mots suivants :

« Sainte croix, apprenez-moi à bien dire ma leçon, s'il vous plaît. »

Venaient ensuite, en gros caractères, les lettres de l'alphabet; je les nommai toutes sans hésitation.

« C'est bien, c'est très-bien, dit l'institutrice. »

Je commençai à me rengorger sous ma collerette.

« Voyons maintenant si vous savez un peu épeler, » reprit *tata Coste*.

Non-seulement j'épelais à merveille, mais je lisais presque couramment.

« Vous l'entendez, dit la religieuse en s'adressant aux autres élèves, cette petite fille n'a cependant que trois ans et quelques mois ! »

Un frémissement d'admiration circula dans toute l'assemblée; c'est le plus grand triomphe que j'aie remporté de ma vie; l'amour-propre me mordit au cœur, j'étais fière comme un conquérant sur son char de victoire, ou comme un acteur lorsque bouquets et couronnes pleuvent à ses pieds; ô vanités humaines! vous êtes toutes sœurs!

Tata Coste me baisa au front, et ma gentille voisine aux cheveux bruns courut à moi les bras ouverts et m'embrassa avec effusion; puis, faisant à l'institutrice une gracieuse révérence :

« En faveur de cette nouvelle élève, faites grâce à Loulou, dit-elle; je suis sûre qu'il est bien fâché maintenant d'avoir été si paresseux. »

— Dit-elle vrai, Loulou ? » demanda *tata Coste* au petit garçon en pénitence.

Celui-ci fit, en pleurant, un geste affirmatif, et la bonne religieuse, qui ne demandait pas mieux que d'abréger son supplice, le débarrassa du bonnet d'âne, et le reconduisit à sa place.

« Comment t'appelles-tu ? me demanda tout bas l'aimable brune, pendant que les autres élèves lisaient à tour de rôle. »

— On me nomme *Amélie*; lui dis-je, et toi ?

— Quand j'étais petite, on m'appelait *Céline*, mais *Ernestine* est mon nom; et, maintenant que je suis grande, je ne veux plus qu'on m'appelle autrement. Tout à l'heure on va descendre au jardin pour goûter, et, si tu le veux, nous jouerons ensemble. »

Voilà comment nous fîmes connaissance, *Ernestine* et moi, et elle se montra si aimable à mon égard que, le lendemain, loin de faire la moindre difficulté pour aller à l'école, j'attendis avec impatience l'heure du départ, afin de retrouver ma petite amie, et peut-être aussi pour jouir de nouveau de mes succès en lecture.

Ernestine fut ce jour-là aussi charmante que la veille; elle avait demandé des bonbons à sa maman pour m'en faire part; elle me donna pour ma poupée une paire de bas qu'elle avait tricotés elle-même. Plus âgée que moi de deux ans, elle me regardait comme sa fille, et elle avait pour moi tous les petits soins d'une mère; ainsi elle ne manquait jamais d'essuyer mon front de son mouchoir, lorsqu'une course dans le jardin m'avait mise en sueur; elle rajustait mes cheveux, me grondait doucement si j'avais sali ma robe ou mon tablier, et me protégeait contre les taquineries de nos camarades. Je me souviens que ce même *Loulou*, dont elle avait obtenu la grâce, s'avisait un jour de me pincer dans l'escalier; je poussai un cri perçant, *Ernestine* l'entendit, et, devinant ce qui s'était passé, elle courut vers le petit garçon, les yeux brillants de colère, se jeta sur lui comme une lionne en furie, et, quoiqu'elle fût beaucoup plus jeune et beaucoup moins forte, elle le renversa à terre et le mordit jusqu'au sang. Mais ce qu'il y avait de risible, c'était la fierté maternelle qui rayonnait sur son visage chaque fois que mon application ou mon intelligence précoce me valait quelque éloge; ses propres succès étaient loin de lui causer le même bonheur. Si je lisais bien pour mon âge, je n'excelsais pas de même dans les ouvrages de main, les talents de la femme forte avaient pour moi peu d'attrait, et je ne me sentais aucune disposition à manier l'aiguille et le fuseau. *Bonne amie* avait vainement essayé de me faire comprendre tous les avantages d'une jarretière irréprochable ou d'une belle rangée d'a et de b sur le canevas, elle y

avait perdu ses peines. Ernestine cependant s'était mis dans la tête de me voir briller dans tous les genres; elle voulut me faire broder un bouquet de roses pour la fête de ma mère, et, se conformant, sans s'en douter, au précepte de Boileau, vingt fois sur le métier elle remit mon ouvrage; mais j'ai tout lieu de penser qu'il n'en est pas d'une broderie en soie comme d'un poème épique; car plus je retouchais à mes roses, plus elles étaient laides et fanées: ce que voyant ma petite institutrice, elle déchira de colère le taffetas blanc que j'avais si fort *bouzillé*, comme on disait chez tata Coste, en monta un nouveau et eut l'incroyable patience de piquer elle-même chaque point, qu'elle me faisait tirer ensuite au degré convenable. C'est par cet ingénieux procédé qu'elle parvint à me faire exécuter le petit chef-d'œuvre dont je revendiquais ingénument la gloire. On l'entoura d'un beau cadre doré au bas duquel on écrivit ces mots :

« Fait par Amélie Duval, âgée de trois ans et demi, » et il fut placé en grande pompe dans l'endroit le plus apparent du salon de ma mère.

La tiède haleine du printemps, en couvrant de feuilles naissantes les huit ou dix arbres du jardin, vint disperser les élèves de la religieuse; ces joyeux oisillons, attirés par les parfums d'avril, s'envolèrent de toutes parts; ceux qui restèrent n'en furent que plus soignés et mieux surveillés, mais nous n'étions pas de ce nombre, Ernestine et moi. Nos parents nous emmenèrent l'une à l'orient, l'autre à l'occident, sans espoir plus prochain de réunion que le retour de l'hiver. Nous pleurâmes beaucoup au moment de la séparation; cependant, comme les douleurs sont de courte durée à cet âge, j'eus bientôt remplacé les jouissances de l'école par d'autres occupations et d'autres joies, et quand je retournai à la ville, nous apprîmes avec étonnement que tata Coste, engagée par l'évêque du diocèse à ne plus cumuler les emplois d'instituteur et d'institutrice, avait pris l'ingrassable résolution de bannir les petites filles de sa classe pour conserver les garçons. Cette préférence, donnée par la bonne religieuse au sexe le plus turbulent, fut un triomphe pour un de mes cousins, fort peu galant de sa nature, qui soutenait à tout propos la supériorité des hommes sur les femmes; quant à moi, j'en fus tout simplement indignée, comme je ne craignais pas de le dire; cependant, j'appris plus tard le véritable motif qui avait déterminé tata Coste; elle n'y voyait plus assez, la pauvre femme, pour montrer aux jeunes filles le point de marque et la broderie; sa grosse nièce, qui l'avait si bien secondée jusqu'alors, devait prochainement courber son front sous le joug de l'hyménée. L'heureux mortel qui avait fait la conquête du cœur de *bonne amie* était un marchand et comptait sur sa moitié pour servir ses pratiques; force était donc à la religieuse de se contenter des petits garçons.

Il résulta de cette explication que je rendis mon estime à tata Coste, et que mon cousin perdit son meilleur argument pour nos discussions philosophiques sur la supériorité des sexes.

II

Ce ne fut que six ans plus tard que j'eus le bonheur de retrouver ma chère Ernestine dans un pensionnat

à la mode, dont elle était devenue l'une des plus brillantes élèves.

Les couvents commençaient dès lors à renaitre de leurs cendres, mais il n'en existait pas encore à Valence, et madame Thomasset, femme aux belles manières, et l'heureuse mère de trois grandes filles élevées à Paris, n'avait pas eu de peine à attirer dans son établissement l'élite de la jeunesse féminine de la ville et des environs. Les études étaient un peu superficielles dans cette maison, mais toutes les élèves étaient fortement persuadées du contraire. Quoiqu'on assistât assidûment le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, l'instruction religieuse était négligée; mais en revanche, on apprenait avec soin le dessin, la musique et surtout la danse, qui était encore un art à cette époque; on lisait peu de livres instructifs, mais on babillait beaucoup et l'on faisait la révérence à merveille; puis l'uniforme, variant suivant les saisons, était toujours du meilleur goût. De tels avantages ne pouvaient s'acheter trop cher.

Ernestine était l'aigle du pensionnat Thomasset, comme elle l'avait été jadis de l'école de tata Coste; aucune de nous n'était mieux coiffée, ne portait avec plus de grâce la ceinture à bretelles qui dessinait la taille, aucune n'était plus habile à faire le rond de jambe et le pas de zéphyr, mais elle excellait surtout dans la gavotte; et, lorsqu'elle dansait la hongroise, balançant en cadence ses pieds mignons et ses bras d'un blanc d'albâtre, notre vieux professeur ne manquait jamais d'exprimer sa satisfaction en la comparant à Terpsichore; ce surnom lui resta quelque temps. Le maître de musique n'en était pas moins satisfait; elle se servait habilement de la guitare pour accompagner sa voix de fauvette, en chantant le *Borysthène* ou la romance de *Joseph*; elle avait même commencé le piano, qui, à cette époque, était réservé aux jeunes personnes assez riches pour se permettre cette perte de temps et d'argent, ou à celles dont l'organisation vraiment musicale garantissait les progrès. Tous ces talents d'agrément n'empêchaient pas Ernestine d'être toujours la première de sa classe en calcul, en orthographe et en géographie, et cependant malgré tant de succès, ou peut-être à cause de ces succès même, elle était peu aimée de ses compagnes; d'ailleurs, son caractère dominateur éloignait d'elle les jeunes filles les plus étrangères au sentiment de l'envie. Moi, j'aimais Ernestine par instinct, par reconnaissance; je l'aimais de tout mon cœur, et, quoique forcée bien souvent de lui faire le sacrifice de mes opinions et de mes goûts, je pliais sans trop de regret ma volonté à la sienne, qui était plus énergique. Je me rappelle néanmoins une étrange discussion dans laquelle je levai ouvertement l'étendard de la révolte contre l'autorité qu'elle avait su prendre sur mon esprit.

C'était pendant la récréation d'une heure: la pluie, qui tombait par torrents, nous retenait dans la salle d'étude, chacune de nous se divertissait à sa manière: Clara tambourinait contre les vitres l'air de la *Chasse du jeune Henri*; Laure et Clarisse essayaient devant la glace une coiffure de leur invention; la blonde Euphrasie, la tête appuyée sur la table, se livrait aux douceurs du sommeil, tandis que Maria, son amie intime, dévorait un petit livre bleu qu'elle tenait depuis la veille soigneusement caché dans son pupitre. Quant aux savantes de la classe, dont j'avais

L'honneur de faire partie, elles causaient entre elles du prochain concours qui devait précéder les vacances et couvrir leurs fronts de vertes couronnes. De graves questions d'histoire et de géographie furent débattues dans cette séance; Ernestine, enthousiasmée de la gloire de Louis XIV, éprise de la grandeur de son caractère, vantaient ses exploits guerriers, sa profonde connaissance des hommes et le proclamait le plus grand monarque des siècles passés et futurs. Soit désir de faire briller aussi mes petites connaissances historiques, soit esprit de contradiction, j'avancai que François I^{er}, le père des lettres, le roi chevalier, le vainqueur de Marignan, n'avait rien à envier à l'élève de Mazarin. Ernestine haussa les épaules à ce discours et me regarda d'un air de pitié, qui me fit monter la rougeur au front. Mon amour-propre offensé entassa sur-le-champ, à l'appui de mon opinion, une demi-douzaine d'arguments aussi mauvais les uns que les autres, mais que je développai avec tant de verve et d'assurance qu'ils gagnèrent à ma cause le plus grand nombre de nos compagnes, attirées autour de nous par cette vive discussion.

J'avais, je dois le dire, un motif particulier d'attachement pour le souverain dont je me faisais le champion; cette affection m'avait été inspirée dès mon bas âge par mon arrière-grand'tante, dont les aïeux avaient contribué jadis à payer la rançon du prisonnier de Charles-Quint. Je devais à cette circonstance, dont elle se montrait très-fière, l'avantage de lui avoir entendu raconter plus de cent fois l'histoire de François I^{er}, laquelle s'était si bien gravée dans ma mémoire que je la récitais d'un bout à l'autre sans la plus légère hésitation; aussi ma maîtresse de classe, qui m'avait reconnu cette spécialité, ne manquait-elle jamais de m'interroger, comme par hasard, sur les faits et gestes de ce brillant monarque, chaque fois qu'un inspecteur ou un étranger de distinction assistait à notre cours, et mon admiration pour le restaurateur des lettres s'était augmentée de tous les succès qu'il m'avait valus.

Ernestine, qui ne connaissait point les causes secrètes de mon aveugle préférence, entreprit de me ramener à son opinion; mais, comme elle n'était pas aimée des autres élèves et que j'avais, au contraire, toutes leurs sympathies, parce que j'étais ce qu'elles appelaient une bonne enfant, on ne lui laissa pas le temps de donner un libre cours à son éloquence, et, à peine eut-elle commencé, avec beaucoup de calme et de logique, à combattre mes assertions, que les cris mille fois répétés de : *Vive François I^{er}, vive le père des lettres*, couvrirent la voix de l'admiratrice de Louis XIV. Irritée de cet échec, Ernestine lança sur nous un regard de reine outragée, et, comme un rayon de soleil venait de percer les nuages, elle prit par le bras une grande de quinze ans, qui lui était restée fidèle, et descendit au jardin, suivie de deux ou trois autres jeunes filles, qui étaient demeurées neutres dans la discussion.

Ce regard de mon ancienne amie avait jeté le trouble dans mon âme, je demeurais immobile et comme accablée par mon triomphe; mais Laure, ayant eu la pensée de tracer en grosses lettres ces mots de : *Vive François I^{er}*, sur une cocarde de carton qu'elle attacha à son chapeau de paille, presque toutes les pensionnaires en firent autant; l'on me décora, presque malgré moi, de ce signe de ralliement,

et l'on m'entraîna au jardin, où l'on était résolu de poursuivre les *louisistes*.

Ernestine répondit que par un sourire de dédain à cette bravade inattendue, et elle continua à se promener gracieusement avec Gertrude et deux autres jeunes filles, qu'elle était parvenue à rattacher à son parti; mais, malgré ce calme apparent, il me sembla, dans un moment où je l'examinai à la dérobée, voir rouler dans ses yeux des larmes de colère. J'eus quelque envie de fouler aux pieds l'inscription provocatrice et d'aller me jeter dans ses bras, mais l'amour-propre m'empêcha de céder à ce bon mouvement, et la cloche, annonçant la fin de la récréation, vint mettre un terme à cette scène.

Ernestine ne me parla pas de tout le jour, quoique je fisse tout ce qui dépendait de moi pour lui en fournir l'occasion; elle chuchotait beaucoup avec ses compagnes, et je la surpris plusieurs fois cachée derrière son pupitre, occupée à un travail qui n'était certainement point celui qui nous était prescrit par nos maîtresses.

La récréation du lendemain nous donna la clef de ce mystère; Ernestine et ses adhérentes parurent au jardin, leur chapeau littéralement couvert d'un magnifique soleil en papier doré, avec la devise du grand roi : *nec pluribus impar*, tracée à l'encre rouge et en grosses lettres moulées. L'air triomphant des quatre louisistes et leurs ricanements prolongés disaient clair et net :

« Comparez vos plates cocardes à cet ingénieux emblème, et cachez-vous à cent pieds sous terre. »

Oubliant aussitôt le chagrin que j'avais ressenti la veille du mécontentement d'Ernestine, je retrouvai mon ardeur première, et je ne pensai plus qu'au moyen de réparer l'échec que nous venions d'éprouver.

« Leur soleil est beau, je l'avoue, dis-je aux *françaisines*, réunies en groupe autour de moi, mais leur rire moqueur est une insulte, et il faut en tirer vengeance.

— Oui, oui, vengeons-nous! dirent-elles toutes ensemble; qu'allons-nous faire pour cela?

— Imaginons quelque chose de plus spirituel que leur soleil. Laure, qui est la plus grande, va d'abord nous donner son avis.

— Si nous faisons une chanson *ad hoc* que nous chanterions toutes en chœur de manière à leur en rompre la tête? dit Laure après un moment de réflexion.

— Elle a raison, s'écria-t-on de toute part.

— Nous chanterons toutes la chanson, mais qui se chargera de la composer? demanda Sophie.

— Pas moi, dit Laure.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ni moi.

— C'est à Amélie que cet honneur revient et que la gloire en sera due, dit Léonie d'un ton sentencieux.

— Allons, Amélie, vite à l'œuvre, puisque c'est toi qui nous as mises en train.

— Ce n'est pas facile, dis-je en me grattant le front; je n'ai jamais fait de chanson.

— A toute chose il y a commencement, reprit Léonie.

— Et sur quel air faut-il la faire, cette chanson?

— Sur l'air de : *Malbroug s'en va-t-en guerre*.

— Non, sur celui : *Au blanc panache, aux fleurs de lis*, il est mieux approprié à la circonstance.

— Va pour le blanc panache, leur dis-je, et déjà je tiens le refrain.

— Voyons le refrain ? demandèrent-elles toutes ensemble.

— Le voici, mesdemoiselles :

A la toque du grand François
Que tout bon Français se rallie ;
C'est le meilleur de tous les rois
Et nous l'aimons à la folie.

— Bravo ! s'écrièrent-elles en chœur ; il ne s'agit plus que de faire les couplets.

— Ce ne sera pas bien long, maintenant que je suis en train, dis-je avec assurance ; je vois que ce n'est pas si difficile de faire des vers que je me l'étais imaginé ; je les composerai pendant la classe.

— Voyez donc comme elles sont fières avec leur soleil sur le front, reprit Laure en regardant passer les Louisistes, qui continuaient leur marche triomphale ; mais, à propos, que signifie cette inscription ?

— C'est la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*.

— Oui, mais que veut-elle dire cette devise ?

— Vous ne le savez pas, ni moi non plus, répliquai-je en rougissant ; c'est du latin, je crois.

Malgré l'air dégagé que j'affectais de prendre, je sentais que mon savoir était en défaut dans cette circonstance, et le *nec pluribus impar* me trottait dans la cervelle ; j'aurais donné de bon cœur mon collier de corail et peut-être aussi mes boucles d'oreilles pour l'explication de ce *nec pluribus impar* ; quelle haute idée cette seule connaissance aurait donné de mon savoir à mes compagnes de classe ! mais personne à la pension n'aurait pu me traduire le *nec pluribus impar* ; personne, excepté le maître d'histoire, et encore n'était-ce pas certain.

J'eus une idée lumineuse ; c'était le jour de la leçon de dessin ; j'en attendis le moment avec impatience, ne doutant pas que M. Cormusard, notre professeur, ne fût en état de me donner le mot de l'énigme.

« Mon cher monsieur, lui dis-je d'un ton câlin, en le tirant à part au moment où il entraînait dans la salle, je viens réclamer de vous un grand service.

— De quoi s'agit-il donc, mademoiselle ? répondit-il, un peu troublé de mon ton solennel ; je ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais vous savez que je ne puis me charger d'aucune lettre ni d'aucun paquet à l'insu de madame Thomasset.

— Aussi n'est-il pas question de lettres ni de paquet, et ce que je veux vous demander ne vous compromettra en aucune façon.

— Dans ce cas là, je suis tout à votre service, répondit-il, soulagé d'un grand poids ; parlez sans crainte, mademoiselle.

— Je voudrais, mon bon monsieur Cormusard, que vous me traduisiez en français, sans en rien dire à personne, la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Pour vous, qui savez le latin, c'est bien facile.

— Hum ! fit le digne homme, il y a bien longtemps que je suis sorti du collège.

— Comment ! lui dis-je avec surprise, est-ce que vous ne sauriez pas le latin ? je croyais que tous les hommes bien élevés connaissaient cette langue ?

— Je ne vous dis pas le contraire ; seulement on

oublie quelquefois et il faut alors le temps de réfléchir ; du reste, m'y voici : la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*, cela doit vouloir dire : *Je ne fais point d'injustice. Nec, je ne, pluribus, fais point, impar, d'injustice ; c'est clair comme le jour ; vous comprenez, mademoiselle ?*

— Parfaitement, lui dis-je, sans qu'il s'élevât dans mon esprit le moindre doute sur la fidélité de la traduction ; le soleil luit pour tout le monde, pour le riche comme pour le pauvre, pour le faible comme pour le fort ; en choisissant le soleil pour emblème, Louis XIV semblait dire : *Je fais comme lui ; je ne fais point d'injustice.*

— Vous voyez bien, dit M. Cormusard, tout ravi de sa sagacité.

Je le remerciai avec effusion, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Je ne manquai pas de communiquer à mes compagnes cette explication ingénieuse, et je leur montrai en même temps les huit premiers couplets de la chanson que, d'une voix unanime, elles jugèrent à la hauteur du refrain.

J'allai me coucher ce jour-là la tête lourde, mais le cœur gonflé d'orgueil, me croyant déjà poète et formant des projets insensés. Toute la nuit je dormis d'un sommeil agité pendant lequel les rimes venaient d'elles mêmes, avec plus ou moins de justesse, se ranger dans mon cerveau ; les huit couplets de la veille eurent bientôt dix-neuf frères ; puis Louis XIV et François I^{er} se livrèrent à mes yeux un combat singulier auquel présidait ma grand'tante, encourageant du geste et de la voix son champion bien-aimé, et, quand le jour parut, on s'aperçut que j'avais la fièvre et le corps couvert de plaques rouges. On me transporta à l'infirmerie, on fit prévenir le médecin, puis je perdis la conscience de ce qui se passait autour de moi, et plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte ; mais un beau matin, après une nuit plus calme et un sommeil de plusieurs heures, j'ouvris les yeux à la lumière, et je vis auprès de mon lit une jeune fille, pâle et triste, qui me considérait avec des yeux pleins de tendresse.

« C'est toi ! m'écriai-je en lui tendant les bras. »

— Elle me reconnaît ! dit Ernestine en me couvrant de baisers et de larmes. Merci, mon Dieu !

La convalescence ne fut pas longue ; les soins de mon amie en adoucirent les ennuis ; il ne fut jamais plus question de notre sottise querelle, et rien ne troubla désormais notre mutuelle affection.

Peu de temps après, madame Thomasset, qui rêvait une fortune rapide, prit le parti de dire adieu à l'Europe et d'aller fonder une maison d'éducation en Amérique.

Son départ entraîna la dispersion de ses élèves ; chaque mère de famille dut songer à chercher pour son enfant une nouvelle institutrice ; mais les parents d'Ernestine, trouvant son éducation presque achevée, prirent la résolution de la garder auprès d'eux ; quant à moi, j'eus beau répéter aux miens que j'étais devenue très-savante, et que je pourrais, au besoin, comme Pic de la Mirandole, soutenir une thèse sur toutes les sciences connues et même sur quelques autres, on ne me crut pas, et l'on fit bien ; on m'envoya à Grenoble dans une pension dirigée par une sainte femme, qui pensait avec raison que la science la plus utile aux jeunes filles est la plus usuelle, que

leurs premières vertus sont la charité, la douceur et l'humilité. Il lui fallut plus de six mois de soins assidus pour m'apprendre que je ne savais rien des choses nécessaires à la vie, et que ce mince bagage d'études mal dirigées, dont j'étais encore si fière, était loin de pouvoir remplacer les connaissances indispensables à une fille chrétienne, destinée à être un jour une bonne mère de famille. Je dus donc recom-

mencer sur nouveaux frais mon éducation, que je croyais terminée; je fis des réflexions sérieuses, je pris d'autres habitudes et d'autres sentiments, j'eus de nouvelles compagnes que j'aimai avec tendresse, mais qui ne me firent jamais oublier cependant la douce amie de mon enfance.

E. DE LA ROCHE.

L'OUVRIÈRE ET LA MENDIANTE

L'OUVRIÈRE

Louise Desbordes a dix-sept ans, elle est légère comme l'oiseau, riche de ses dix doigts qui ne se reposent jamais, de son cœur d'or et de sa confiance en Dieu.

Elle demeure au cinquième étage d'une maison située sur le quai, entre le pont Saint-Michel et celui de l'Hôtel-Dieu, elle plane sur les grands parapluies verts sous lesquels on étale fruits et légumes, elle entend les rumeurs du marché, les sonneries de Notre-Dame, et compte tous ces bruits comme agrément, car Louise s'arrange de toute chose.

Elle se lève avec le jour, s'habille prestement, court à sa fenêtre, regarde le ciel, les ponts, la Seine, les maisons de l'autre rive.

« Quelle jolie vue! dit-elle; Louise aime le ciel, aime la vie, aime sa grand'mère, surtout! qui l'a élevée avec tant de soins!... »

Madame Desbordes raccommodait jadis la dentelle; quand par des malheurs elle devint le seul soutien de sa petite-fille, il fallut, à force de veilles, rendre son état le plus lucratif possible; ses yeux, déjà affaiblis, baissèrent de plus en plus à ce travail obstiné, et, un jour, jour bien néfaste pour elle, le soleil brillait, et elle ne le voyait plus!... Pour préserver Louise de pareille infortune, elle ne voulut pas lui donner son état et lui fit apprendre à coudre. Louise travaille maintenant dans une telle perfection, que les grands magasins de lingerie lui confient les pièces les plus importantes des trousseaux qu'ils ont à fournir; ces ouvrages sans tarifs, sont très-avantageux pour elle, qui tire vite l'aiguille et qui est si habile, qu'aucune difficulté ne l'arrête.

Louise achève deux camisoles qui lui seront payées 7 fr. de façon; elle les a faites en trent-huit heures! — quel bon état! gagner près de 5 fr. par jour! on fera ce matin une surprise à la grand'mère, pense-t-elle.

« N'est-ce pas, M. Mistigri, dit-elle tout bas à son petit chat qui la regarde, épiait le geste qui lui permettrait de sauter sur les genoux de sa maîtresse, —

Non, monsieur, vous m'empêcheriez de travailler. »

Mistigri comprend, car il s'établit sur la table, près de Louise, sans toucher à rien; il sait qu'on le chasse quand il veut jouer avec les pelotons. Louise n'a pas le moyen de lui permettre de les dévider à sa manière.

Ces heures matinales sont les seules de la journée où la jeune fille reste silencieuse; ce n'est pas la bonne volonté de parler qui lui manque, mais sa grand'mère repose plus longtemps qu'elle, et il ne faut pas l'éveiller.

« Est-il tard, petite? demande enfin madame Desbordes.

— Huit heures viennent de sonner, grand'mère, et mes camisoles sont achevées, 14 francs de gagnés! une semaine de nourriture! c'est-il gentil ça? ajouta-t-elle en allant embrasser sa grand'mère, qu'elle habille et installe à son rouet. »

Le fil que tord l'aveugle est si fin et si uni, que le tisserand lui en donne un bon prix. Madame Desbordes s'est résignée à son sort, Louise sait si bien la consoler!

« Tu m'es plus chère encore depuis que tu ne peux plus te passer de moi, grand'mère, disait Louise; tu es maintenant comme mon enfant, et tu sais si l'on aime ses enfants!

— Je sais aussi que Dieu m'a donné une joie à côté de l'affliction, lui répondait madame Desbordes, est-ce sa faute, d'ailleurs, si j'ai abusé de mes yeux?... »

La grand'mère se plaignait rarement, elle se serait reproché d'affliger sa petite-fille.

Louise dégringole les cinq étages, rapporte les provisions, apprête le déjeuner.

« Tiens, voici ton café, grand'mère, lui dit-elle en lui tendant radis et tartines de pain beurré.

— Quel luxe, petite-fille!

— Nous pouvons nous le permettre. J'ai dans mon tiroir le loyer de l'année, le bois de l'hiver et de petites épargnes, encore! »

Tout en mangeant ses radis, madame Desbordes ne put retenir cette réflexion, qu'elle eût préféré conserver ses yeux, plutôt que ses dents;

« Je te verrais et travaillerais encore, ajoute-t-elle en soupirant.

— Ne t'attriste pas, je t'en prie, grand'mère.

— On ne reste pas longtemps triste avec toi, mon enfant, n'es-tu pas mon soleil? »

Louise range le ménage, essuie, frotte les meubles, tout en chantant; les chants s'éveillent dans son âme sitôt qu'elle ouvre les yeux; elle est si heureuse d'être la providence de sa grand'mère!

Croit-on qu'elle s'inquiète jamais? qu'elle se dise : Que deviendrions-nous, si l'ouvrage manquait? si j'étais malade? Point; elle a une bonne santé, les magasins de lingerie ne manquent pas, et elle espère en Dieu!

Elle lisse ses jolis cheveux noirs, arrange son bonnet devant une glace où elle voit tout juste sa figure, et court reporter son ouvrage, plus joyeuse que bien des millionnaires, pendant que l'aveugle, en tournant son rouet, murmure les chansons de Louise et réfléchit que Dieu l'a bénie en lui laissant cette enfant.

II

LA MENDIANTE

Louise rapporte des bonnets à 2 francs de façon. Quelle bonne chance encore! C'est si tôt fait des bonnets!... pense-t-elle.

Sur le Pont-Neuf, elle remarque quelques personnes rassemblées... que regardent-elles? Louise est curieuse, elle se faufile dans la foule, oubliant les quatorze francs qu'on peut lui voler. La voilà au premier rang devant une petite fille de onze ans environ, couchée sur le pavé, pâle, maigre, au teint brûlé, aux cheveux blonds ébouriffés. Ses vêtements sales, déchirés, trop courts et trop étroits, couvrent mal son corps grêle, des souliers éculés sont attachés par des cordes à ses jambes nues, son visage délicat porte l'empreinte d'une tristesse sauvage; les yeux baissés, affaissée sur elle-même, elle tend la main sans dire mot. On lui jette quelque menue monnaie et l'on passe.

L'ouvrière n'a pas de temps à perdre; elle reste cependant, et, inquiète de la pâleur de la mendiante, elle lui demande si elle souffre. L'enfant, toujours la main tendue, ne répond rien; mais cette main se crispe et Louise croit la petite prête à tomber en défaillance. Elle se baisse, passe son bras sous sa taille pour la soutenir et la relever.

« Viens avec moi, lui dit-elle; je te donnerai une bonne soupe chaude qui te vaudra mieux que de l'argent.

— Non, répond la mendiante, la place est bonne, il faut que je reste ici. »

Sa voix est plus ferme que ne l'aurait fait supposer son attitude. Louise, rassurée, la quitte et reprend son chemin sans tirer aucune conséquence de ce fait; elle a trop de bonté et de simplicité pour soupçonner le mal. La mendiante court après elle, elle lui rapporte sa bourse qui avait glissé de sa poche quand elle s'était baissée pour lui porter secours. Touchée de cette probité, Louise force cette fois l'enfant à venir avec elle. « Prends mon bras, lui dit-elle sans avoir honte de la compagnie de la pauvre petite déguenillée, je veux que nous dinions ensemble. Cette

bonté attire sans doute l'enfant, car elle obéit et suit la jeune ouvrière, qui, chemin faisant, lui fait comprendre la valeur du service qu'elle lui a rendu en lui rapportant son argent. « Je tire bien des points pour le gagner, lui dit-elle; c'est mon aiguille qui me nourrit moi et ma bonne vieille grand'mère, devenue aveugle. » Louise ne se méfie de personne; quand toutes deux arrivent dans la chambre où Louise demeure, la petite mendiante savait son nom et son histoire, qui, à la vérité, n'est pas longue.

« Je t'amène une petite fille bien malheureuse, qui m'a rapporté ma bourse tombée de ma poche, grand'mère. Et elle ajoute tout bas à l'oreille de la grand'mère : Je crois qu'elle ne mange pas tous les jours! »

La charité a passé de son cœur dans sa voix; son accent émeut madame Desbordes.

« Fais vite chauffer la soupe, mon enfant, » lui dit madame Desbordes.

Durant ce récit, la petite mendiante, que Louise a fait asseoir, regarde la chambre proprette, comme une paysanne regarde un palais, puis examine curieusement madame Desbordes.

« La mère Eustache ne fait pas si bien que ça l'aveugle, dit-elle pour premières paroles.

— Qu'est-ce que la mère Eustache? lui demande Louise.

— La femme avec qui je demeure.

— Elle est bien malheureuse, sans doute?

— Oui, quand elle n'a pas d'argent pour boire.

— Elle n'est pas ta mère?

— Mes parents sont morts du choléra.

— Aimes-tu la mère Eustache?

— Elle me bat quand je ne lui rapporte pas le soir ce qu'il lui faut, et me traite de fainéante et de vagabonde qui joue au lieu de mendier.

— Que fait-elle?

— Je n'en sais rien; je suis dehors tout le jour. Je la rencontre quelquefois à la porte des églises, un bandeau vert sur les yeux avec un écriteau sur la poitrine; je crois qu'elle veut faire l'aveugle; mais quand elle n'entend rien, elle regarde si l'on vient, c'est pas du jeu, ça?...

— Et tu demandes toujours l'aumône, toi?

— Il le faut bien, pour n'être pas battue... Ça ne me plaît guère, allez!

— Pauvre enfant! Comment l'appelles-tu?

— Catiche.

— Et après Catiche?

— Je ne sais pas. Quand je questionnais autrefois la mère Eustache sur mes parents, elle me disait que cela ne me regardait pas, et comme mes questions la mettaient toujours en colère, je n'ose plus lui en faire. »

Catiche retombe dans le silence et s'amuse à regarder Mistigri. Il a peur de la pauvresse; mais, curieux comme ses pareils, il se glisse sous les chaises pour s'approcher d'elle. Catiche remue son pied et Mistigri de se sauver sous le lit et de recommencer le même manège.

La soupe est chaude; mais quand Louise en offre à Catiche, celle-ci la refuse en disant qu'elle n'a pas faim.

La mendiante mange sans avidité et peut à peine achever son assiette.

« Tu n'as pas faim! lui dit Louise étonnée.

— Non. Je répétais tout à l'heure ce que la mère

Eustache m'apprend pour attirer l'argent du monde. *Fais la pâmée!* qu'elle me dit... Ai-je eu des coups avant de savoir faire la pâmée!

A cette révélation, la cuiller tombe des mains de Louise, et sa grand'mère s'écrie avec indignation :

« Une femme pervertir ainsi l'enfance!... »

— Pourquoi m'as-tu suivie alors, puisque tu n'avais pas faim? reprend Louise.

— Parce que vous étiez bonne pour moi. »

Catiche n'a compris ni l'étonnement de la jeune fille ni l'indignation de madame Desbordes.

« Quand tu auras faim, reprend Louise, tu auras toujours ici, à cette heure, une soupe chaude que nous partagerons de grand cœur avec toi; souviens-toi aussi que l'hiver, quand tu auras froid, tu trouveras ici un poêle pour te réchauffer. »

Catiche voudrait remercier, mais elle ne peut exprimer sa reconnaissance; elle croit cependant avoir trouvé le moyen de s'acquitter.

« Je sais des airs, dit-elle, je vais vous les chanter pour rien : et elle entonne une chanson bachique avec une expression que la mère Eustache lui a probablement apprise aussi, et qui est une flétrissure de plus pour l'enfant.

— Assez, fait madame Desbordes à la fin du premier couplet, saisie d'autant de dégoût que de pitié, ne te fatigue pas pour nous, ma pauvre petite! »

Catiche se croyant congédiée, se sauve comme une levrette qu'on vient de frapper. Louise court après elle, et lui crie du haut de l'escalier :

« Tu reviendras, n'est-ce pas?... »

Louise s'intéresse déjà à la mendiante; elle rentre chez elle et demande à sa grand' mère s'il y a beaucoup de Catiches.

« Il faut espérer que non, ma fille.

— Pourquoi cette vilaine femme ne veut-elle pas lui parler de ses parents?

— Elle a peut-être volé Catiche; on peut tout croire de cette misérable.

— Elle était trop pauvre pour se charger d'un enfant, grand'mère, et de tels crimes sont impossibles.

— Ils devraient être impossibles, mais il y a des méchants, malheureusement, et une pauvrese attire encore mieux que seule, dans les bras la compassion, avec un jeune enfant. Quel parti la mère Eustache ne tire-t-elle pas de la pauvre Catiche?... Envoyer mendier un enfant pour satisfaire ses vices, quelle horrible créature!... Ce nom de Catiche doit venir d'elle, elle l'aura donné à cette petite pour dépister toutes les recherches, et l'aura volée en bas âge pour qu'elle puisse perdre le souvenir de sa mère. Plus je songe à tout ceci, plus je crains de deviner la vérité. Ne parlons plus de Catiche, mon enfant, ça fait mal. »

Louise, remise au travail, y pense si bien, qu'oubliant la défense de sa grand'mère, elle reprend après quelques instants de silence :

« Si elle était bien habillée, on pourrait la croire une demoiselle; elle est mignonne, elle a des mains toutes petites... »

Il est évident qu'elle adopte l'idée de sa grand'mère.

Louise raconte le soir à son vieux voisin, M. Morel, l'incident de la journée, les discours de la mendiante, tout, jusqu'au soupçon de son aïeule, qu'elle n'est pas loin de partager.

M. Morel trouve ce soupçon très-vraisemblable.

Louise fait des projets. Quand Catiche reviendra, elle lui arrangera sa belle chevelure blonde, et lui donnera tous les vêtements qu'elle ne peut plus mettre.

« Je pourrais aussi lui apprendre à coudre; et quand elle saurait travailler, elle ne voudrait plus mendier!

— Vous feriez là une bonne action, mademoiselle Louise, vous sauveriez cette pauvre enfant de la perdition qui l'attend, réplique M. Morel! »

Louise ne se sent pas de joie, à cette pensée qu'elle peut faire le bien.

« Ne te monte pas ainsi la tête, lui dit sa grand'mère; Catiche ne reviendra pas! »

III

RETOUR DE LA PETITE MENDIANTE

Madame Desbordes se trompait; quelques jours après sa première visite, Catiche arriva à midi sonnant.

« Elle a faim sans doute aujourd'hui, » pensa madame Desbordes.

Elle se trompait encore, car, malgré les instances de Louise, Catiche ne voulut rien accepter.

« Tu fais de la peine à ma petite-fille en refusant ce qu'elle t'offre, lui dit madame Desbordes.

— Je sais bien que vous ne me battrez point si je n'obéis pas. Vous êtes bonnes, vous! c'est pas comme la mère Eustache; va-t-elle aux coups! surtout quand elle est grise! elle l'était fameusement hier soir! elle est joliment malade aussi ce matin pour sa peine...

— Et tu l'as quittée? lui dit Louise.

— Ne faut-il pas mendier, répond Catiche, comme elle eût dit : *Ne faut-il pas travailler?*

— Elle ne t'apprend donc ça?

— Il faut croire qu'elle ne sait rien faire, car je ne lui vois jamais d'aiguille dans les mains, ni tourner de fil comme ça.

— Elle fait son ménage et la cuisine, cependant?

— Son ménage! est-ce que nous avons un ménage? Sa cuisine! ah! ben oui! elle achète des rogatons au tas, que nous mangeons soir et matin, tant qu'ils durent, et elle me passe deux sols de pain dans la journée, voilà!

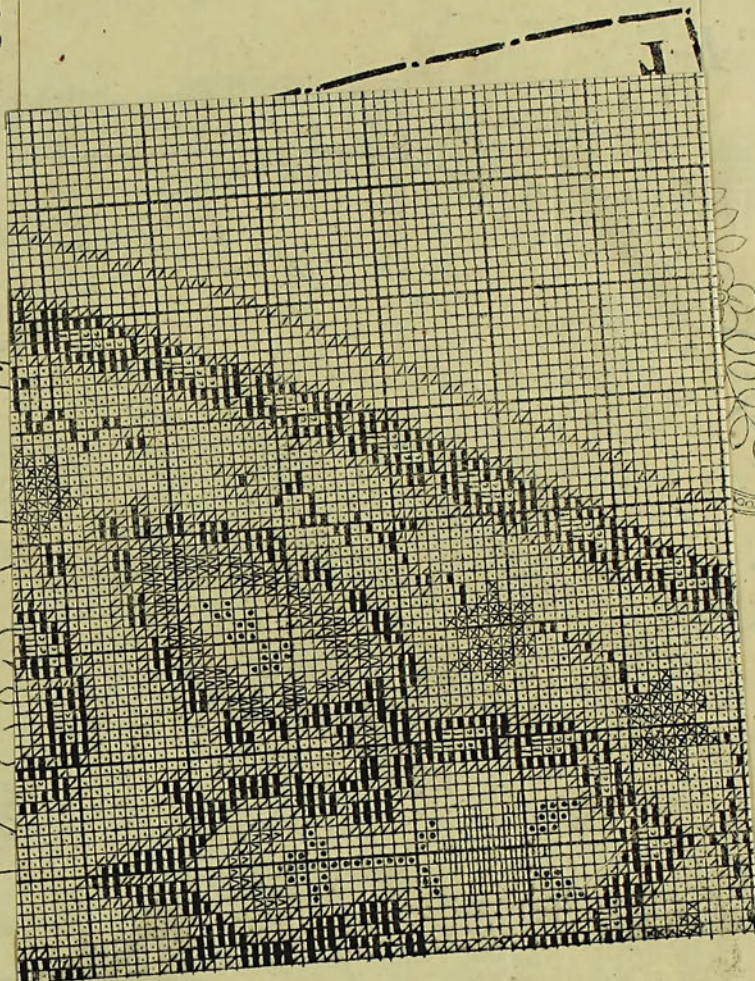
— Tu vas me laisser te coiffer et tu mettras des vêtements que j'ai apprêtés pour toi.

— Ne me touchez pas, fait Catiche effrayée, s'éloignant de Louise. Est-ce qu'on me ferait l'aumône si j'avais de bonnes nippes? la mère Eustache déchire encore celles qu'elle achète pour nous chez les fripiers; elle sait joliment son métier, allez! C'est pas comme moi, qu'elle appelle *brute* parce que je ne comprends pas ce qu'elle me dit; c'est pourtant pas ma faute!

Madame Desbordes laisse parler Catiche, prête à l'arrêter quand Louise ne pourra l'entendre; mais elle tient à savoir où en est la malheureuse enfant et s'il est possible de la tirer de la fange où elle est.

« Pourquoi t'a-t-elle battue hier? lui demande-t-elle.

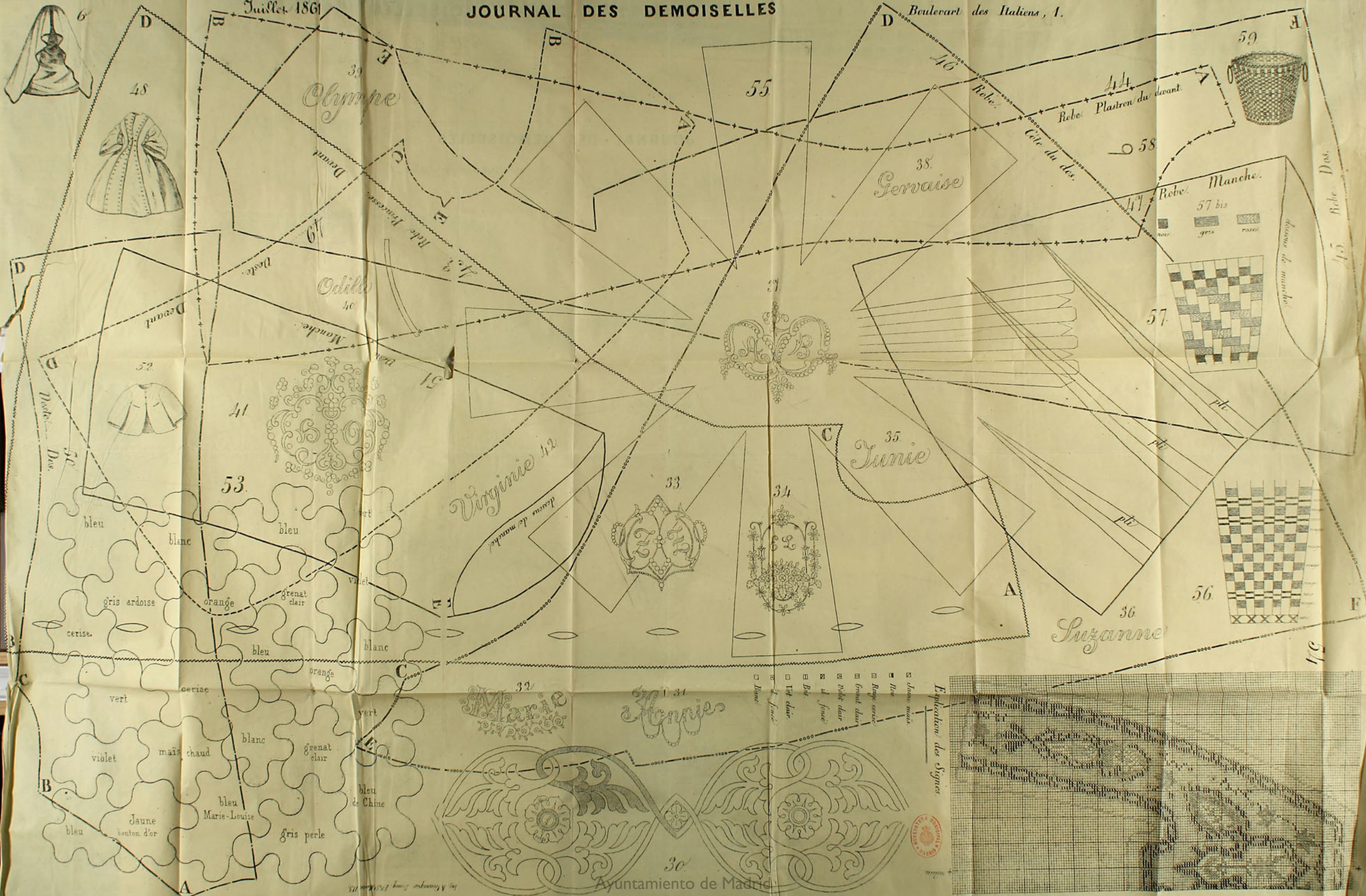
— Parce que je n'avais pas rapporté assez d'argent des Champs-Élysées, où elle m'avait envoyée. « Rien qu'autour des Guignols, où grouillent les enfants, me disait-elle, tu aurais dû récolter gros! les enfants ai-



Juillet 1861

JOURNAL DES DEMOISELLES

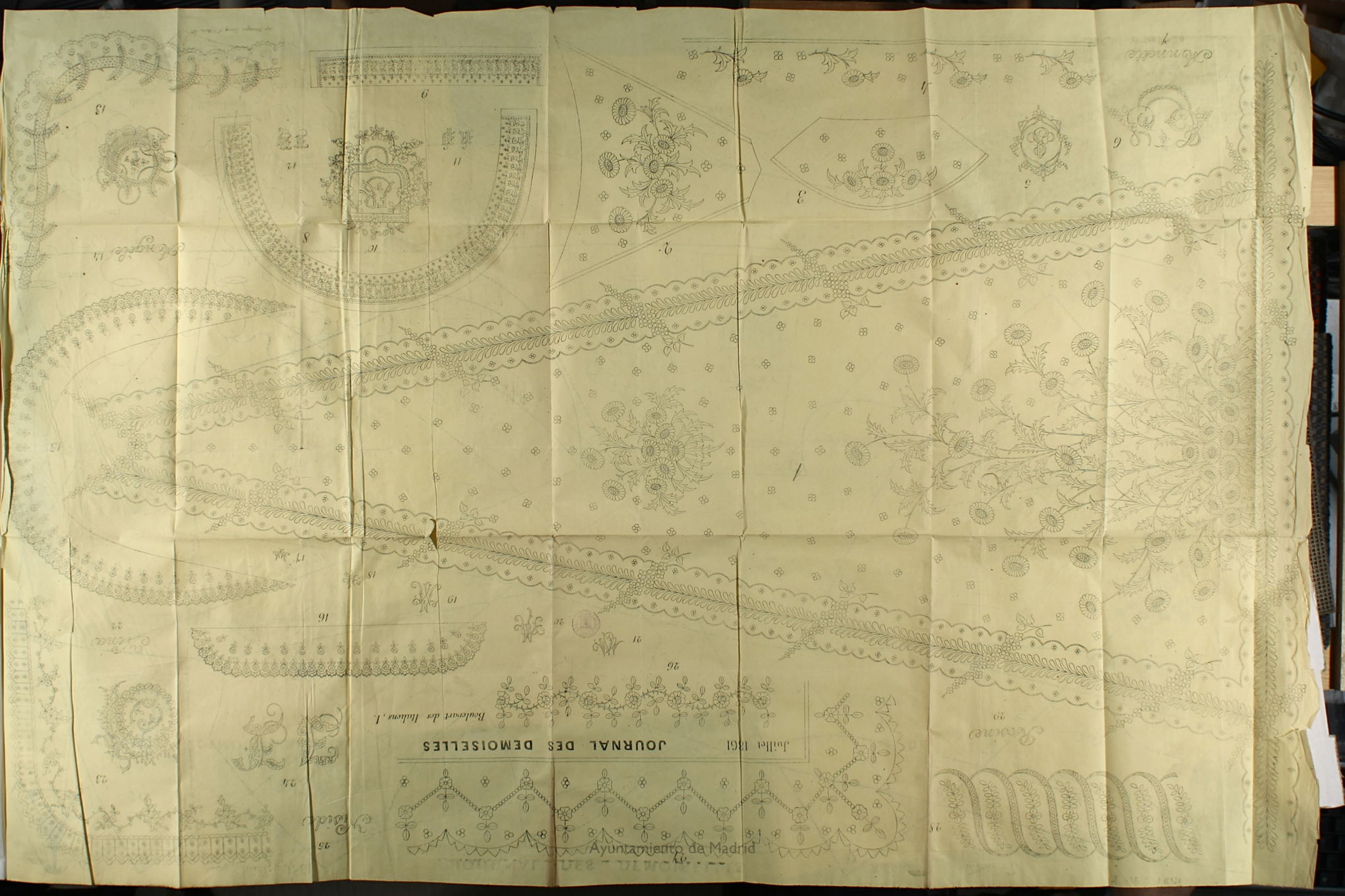
Boulevard des Italiens, 1.



Explication des Symboles



Ayuntamiento de Madrid



Exornelle

6

5

3

7

9

11

12

8

10

17

18

19

16

20

21

26

22

Exornelle

25

JOURNAL DES DEMOISELLES

Jullet 1861

Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

23

Vina

22

ment à donner et sont tenaces dans leurs volontés, leur mère finit toujours par leur céder; mais, je te vois d'ici, grande sotte, grande imbécile (et des coups à chaque mot), tu te sauves sitôt qu'on te chasse, au lieu d'être aussi tenace que les bambins, et de leur tendre la main avec des regards suppliants que tu ne sais pas trouver, non plus, bien sûr. Les enfants partis, tu avais les grands restaurants, où vont manger les gens riches, mais tu te reposes sur les bancs, où tu joues avec les cailloux au lieu d'aller rôder au tour des portes... Grande niaise! que t'ai-je recommandé? d'épier à la sortie les gros rougeauds; ils ont bien diné et sont compatissants dans ces moments-là, ils voient souvent trouble et ne savent pas toujours ce qu'ils donnent, c'est autant d'attrapé!... mais, tu as si peu de discernement, que tu es capable de t'adresser aux maigrelets qui digèrent mal!...

Me battrait-elle, si elle savait que je leur reporte leurs pièces blanches, craignant qu'ils ne se trompent! Je ne sais comment cela se fait, je cours après eux malgré moi... Elle a raison, la mère Eustache, je ne ferai jamais une bonne mendiante!

Elle m'envoie aussi aux fêtes des banlieues, à la foire des Loges et à celle de Saint-Cloud, et me dit en jurant, car elle jure à faire trembler : Attrape ce que tu peux. Ah! que je suis fatiguée ces jours-là! à ne pas savoir si je pourrai le soir regagner notre grenier!...

— Où est ton grenier? lui demande Louise.

— En haut de la rue Mouffetard; mais ne le dites pas, la mère Eustache ne veut pas qu'on sache où elle demeure; j'ai ma leçon toute faite si on m'interroge sur ce sujet. »

Madame Desbordes ne lui demande pas cette leçon, elle en sait assez.

« Il faut que je parte, à présent, dit Catiche, je n'ai presque rien fait ce matin, et je serais encore battue ce soir. Me permettez-vous de revenir encore? »

— Quand tu le voudras, lui répond Louise attérée de ce qu'elle a entendu.

— Quelle existence, grand' mère!... Et elle n'a parlé ni de la pluie qui la transperce, ni de la poussière qui l'aveugle, ni du soleil qui la grille, ni du froid qui la gèle, pauvre petite! elle a des misères pour toutes les saisons!

— Et ni espérance, ni refuge, car je suis sûre que l'indigne femme ne lui a jamais parlé de Dieu!

— Je n'ai pas osé le lui demander; mais nous lui en parlerons, nous, grand'mère!...

— Dans tout ce qu'elle a raconté elle a montré de bons instincts.

— Certainement, réplique Louise joyeuse, et j'ai été contente même qu'elle n'ait rien voulu accepter, c'est de la fierté.

— Qu'elle ne tient certainement pas de la mère Eustache, reprend madame Desbordes: qui sait si Catiche n'est pas la fille de quelque grande dame?...

— Et qui sait si cette indigne voleuse n'a pas fait mourir cette mère de chagrin? Et dire que de pareils crimes sont possibles!...

— Sans les exemples, on ne le croirait pas, mon enfant.

— Si nous pouvions changer le sort de Catiche, grand'mère?

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour cela, mon enfant. »

Le visage de Louise rayonne de joie à cette réponse.

Elle s'endormit ce soir-là en faisant un roman sur Catiche : sa mère, très-riche, n'était pas morte; Catiche, devenue charmante, la retrouvait, et, comme il faut une fin à tout roman, Louise la mariait à un grand seigneur qui ressemblait, à s'y méprendre, au fils du voisin Morel. (Il faut bien donner un corps aux fictions!)

IV

LE VOISIN MOREL

Trois ans avant la rencontre de Catiche et de Louise, M. Morel, sculpteur sur bois, était venu habiter la chambre voisine de celle de madame Desbordes. Il marchait péniblement et paraissait âgé de soixante ans au moins.

Il prit pour le servir une femme qui demeurait depuis longtemps dans la maison; elle connaissait madame Desbordes et en parla à M. Morel; elle n'omit rien et raconta avec détails la vie laborieuse de la grand'mère et de sa petite-fille, la résignation de l'aveugle, les soins et la tendresse de Louise pour son aïeule; et si bien, que M. Morel s'intéressait à ses voisines avant de les avoir vues, et désira se lier avec elles; or, les occasions de se rencontrer ne manquant pas quand on demeure porte à porte dans le corridor d'un cinquième étage. Les dignes gens étaient si bien faits pour s'entendre et se convenir, que la liaison marcha vite, si vite, qu'à un mois des premières paroles échangées et des premiers petits services rendus, Louise, sortant pour reporter de l'ouvrage, prit M. Morel de tenir compagnie à sa grand'mère pendant son absence. L'intimité s'établit au commencement de l'hiver. M. Morel demanda à madame Desbordes la permission de passer la soirée chez elle.

« La solitude est triste à mon âge, surtout quand on souffre; vous feriez une bonne œuvre en m'accueillant; vous écouteriez le journal et autres lectures, car mon fils m'a abonné à un cabinet littéraire. »

Madame Desbordes n'eut garde de refuser. Quelle fête pour elle que d'entendre lire! Elle était privée de cette distraction; Louise, forcée de consacrer tout son temps au travail, ne pouvait la lui donner.

Il se trouva que M. Morel ne voyait clair qu'avec sa lampe, il l'apporta; son bois donnait plus de chaleur que celui de ses voisines, il alla chercher son bois.

« Je le brûlerais chez-moi, disait-il en boursant le poêle de madame Desbordes.

— Nous partagerons la dépense, voisin Morel.

— Je ne puis vous faire payer ce qui ne me coûte rien, c'est mon fils qui me fournit mon chauffage et mon éclairage. »

Il fallut céder, sous peine de voir M. Morel rester chez lui; le bon homme fut bien content d'avoir trouvé le moyen de venir en aide à ses voisines!...

Un soir que Louise n'avait pas reçu le paiement de son travail, il alla chercher la somme qu'on lui devait et la força d'accepter.

« Cette avance ne me gêne nullement, lui dit-il, je ne sais que faire de mon argent. » Et il entra dans quelques explications pour le prouver.

Le patron de son fils, qui avait été le sien pendant trente-cinq ans, était le plus riche fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine.

« J'ai placé mes économies chez lui, et au lieu d'en recevoir l'intérêt au taux ordinaire, il m'intéresse pour cette somme à ses bénéfices et me donne en outre à sculpter chez moi toutes les petites pièces qui peuvent sortir de l'atelier; si vous ajoutez à ces recettes tout ce que mon fils fait pour moi, vous comprendrez que je suis comme le poisson dans l'eau, c'est-à-dire que rien ne me manque. Je ne voulais pas accepter ces cadeaux de Paul, mais il a tenu bon.

« Tu me refuserais d'ajouter à ton bien-être quand je n'ai aucune charge? crois-tu que je pourrai jamais m'acquitter avec toi? » Il paye mon loyer, les gages de ma femme de ménage, mes provisions d'hiver et bien d'autres petites douceurs. « Ne t'avise pas de faire des économies, qu'il me dit, tu en as fait assez dans le temps où tu m'élevais. » Voilà comment est mon fils!

— Ecoutez donc, père Morel, reprit madame Desbordes, vous vous êtes saigné pour lui quand il était enfant.

— Il a bien profité de ses années d'école et de ses cours de dessin, voisine; il est si fort au crayon, que c'est lui qui fait les modèles de la fabrique. Le patron l'a joliment happé quand j'ai pris ma retraite; Paul est logé et nourri chez lui et reçoit de fameux émoluments. Il deviendra contre-maître, bien sûr!... car il n'est pas embarrassé non plus pour dresser et régler un compte, et qui sait si un jour son patron ne lui donnera pas un petit intérêt dans la maison? ça s'est vu, et par ce qu'il fait pour moi, vous devez comprendre que son patron est un bon riche!... Mon Paul a un bel avenir, allez, et je mourrai tranquille!

— Mais, lui demanda madame Desbordes, comment vous êtes-vous logé si loin de lui?

— Le vieux ouvrier qui m'a appris mon état demeure près d'ici; il est forcément chez son gendre, n'ayant pas assez pour vivre chez lui; il ne pouvait plus faire le trajet de ce quartier au faubourg Saint-Antoine, et, comme pour l'aider dans bien des choses qu'il n'oserait demander, je partage l'ouvrage avec lui, Paul m'a dit : « Va demeurer près de lui, père; j'ai de bonnes jambes, moi, et tu sais que l'exercice m'est nécessaire. »

— C'est ce vieillard qui vient déjeuner tous les jours avec vous?

— Oui, et qui travaille jusqu'à la nuit. »

Le ménage du père Morel et sa manière de vivre attestaient son aisance.

« Tous les meubles sont en acajou, grand'mère. »

L'acajou faisait beaucoup d'effort à Louise, qui ne pouvait inventer un plus grand luxe.

Paul rencontrait Louise si souvent, que c'était à croire le hasard plus clairvoyant que la fortune! mais elle ne faisait aucun mystère de ces rencontres, et parlait si souvent du fils Morel, que la grand'mère ne s'alarmait pas. Elle se fût inquiétée peut-être si sa petite-fille n'en eût jamais rien dit. Néanmoins, comme elle était prudente, elle pria son voisin de ne pas amener son fils souvent chez elle.

« Vous m'assurez que Louise est jolie et votre fils très-bien; il est inutile de leur donner l'occasion de se connaître, et, qui sait, de s'aimer? Louise n'a que son aiguille pour fortune, et avec l'avenir qu'a votre Paul, il peut trouver une femme qui lui apporte une petite dot? »

— Le travail vaut richesse pour nous autres, ma chère madame Desbordes, et ce n'est pas l'argent qui

nous tiendra; mais vous avez raison en ce sens, que j'ignore si mon fils veut se marier ou s'il a le cœur libre. »

Et il n'amena plus son fils chez ses voisines; mais le jeune homme continuait à rencontrer Louise.

« Pourquoi ces messieurs ne viennent-ils donc plus le dimanche, grand'mère? demanda-t-elle.

— Ils ont sans doute bien des choses à se dire où nous n'avons que faire, mon enfant; ils ont des comptes d'ouvrage à régler, et le père, qui n'a son fils qu'une fois par semaine, n'est pas fâché de l'accaparer, sans doute.

— Le père Morel a dû être très-bien dans sa jeunesse, grand'mère.

— Est-ce qu'on le voit encore?

— Non, mais son fils lui ressemble. »

Et Louise fit Paul si beau, que l'aveugle aurait pu croire le portrait flatté si le père ne lui eût assuré qu'il n'était que ressemblant.

On devine par le caractère du bonhomme qu'il s'était intéressé comme ses voisins à la pauvre Catiche; il pensait aussi qu'on devait l'arracher à sa misérable condition.

« Vous me laisserez, j'espère, ma part dans cette bonne œuvre, avait-il dit. » Tout le monde à faire le bien.

V

CE QU'ON APPRIT AVEC LE TEMPS

On apprit d'abord que Catiche aimait le travail, car, sitôt qu'elle devint familière chez madame Desbordes, elle s'y occupa utilement pendant les heures qu'elle y passait, et ce temps était comme une autre existence qui la rendait évidemment heureuse.

Elle comprit que cette livrée de la misère, que la mère Eustache rendait si repoussante, empêcherait Louise d'accepter d'elle le moindre service; aussi lui demanda-t-elle ce qu'elle avait d'abord refusé. Aussitôt arrivée, elle courait dans la petite pièce attenante à la grande chambre de madame Desbordes, et en sortait si complètement métamorphosée que personne n'eût reconnu la petite mendicante, dans cette petite fille proprement et décentement vêtue. Mistigri suivit bientôt Catiche comme il suivait Louise. Les habitudes que prit l'enfant révélèrent aussi son goût pour l'ordre; ces vêtements de Louise, qui lui semblaient une parure, étaient toujours rangés quand elle les quittait, de façon à ne causer aucun ennui à ses chères protectrices, les premières personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt. Ses attentions et ses soins leur prouvèrent bientôt son affection.

Louise aussi s'attachait à cette pauvre abandonnée; toutes deux devaient garder le souvenir de cette première amitié, toujours si vive, si confiante et si dévouée.

Madame Desbordes ne tarda pas encore à reconnaître chez Catiche tous les instincts de la probité, voire même ceux de la délicatesse.

« J'ai bien envie de te faire oublier ici Catiche, lui dit-elle un jour; veux-tu que nous t'appellions *Marthe*? c'est le nom d'une sœur que j'ai beaucoup aimée. »

Catichette y consentit avec joie; madame Desbordes lui raconta l'histoire de sa nouvelle patronne et celle de *Marie*.

« Nous tâcherons de te faire ressembler à l'une et

à l'autre en te rendant aussi bonne chrétienne que bonne ménagère, mon enfant, » ajouta madame Desbordes.

Quand l'ex-Catiche avait rempli les fonctions de Marthe, Louise et la grand'mère développaient en elle le sentiment religieux si exalté chez Marie. A l'ardeur avec laquelle l'enfant écoutait ces instructions, il était facile de juger que ce sentiment existait en germe dans son âme. Catiche apprît avec joie que tous les mortels sont égaux devant Dieu et qu'il récompense ceux qui ont souffert et se sont résignés ! Que de questions ne faisait-elle pas pour connaître tout ce qui est le bien ! il était évident qu'elle l'aimait !...

Un jour que Louise lui apprenait la prière du soir, Marthe y reconnut quelques mots qu'elle répétait souvent à l'insu de la mère Eustache, sans savoir de qui elle les tenait.

« Tu les tiens de ta mère, bien sûr, lui dit Louise vivement.

— Si tu avais raison, Louise, je me souviendrais d'elle aussi, lui répondit Marthe tristement.

— Cette vilaine femme aura brouillé tes premières idées !...

— Il y a encore pour moi un fait inexplicable, reprit-elle : je n'ai pendant longtemps pu voir de beaux enfants bien parés, sans me figurer que j'avais été habillée comme eux, et, chose singulière, j'avais, dans ces moments-là, la sensation d'une plume me caressant le visage. Quand j'ai dit cela à la mère Eustache, elle m'a conduite dans une petite rue noire, que je n'ai pu retrouver, et me montrant la lucarne d'un grenier : « Voilà où tes parents sont morts ; crois-tu que les gens qui logeaient là te mettaient des plumes sur la tête ? Tu auras envié ces affluents aux enfants des riches, et tu auras rêvé que tu en portais, voilà tout... »

J'ai rêvé d'autres choses encore, ajouta-t-elle, cherchant à retrouver ses souvenirs... Mais tout s'est envolé, fit-elle tristement, et je ne sais plus ce que je rêvais autrefois !

— Nos soupçons sont justes, » dit madame Desbordes à son voisin, en lui racontant ces paroles de Marthe.

Madame Desbordes prêchait un converti.

Quand Marthe connut et sut prier Dieu, elle accompagna Louise et madame Desbordes le dimanche à Notre-Dame ; dans la semaine elle soignait le ménage, préparait le repas du milieu du jour, mais y acceptait rarement une place. Comprenait-elle que Louise ne pouvait nourrir une personne de plus ?

« Mes deux sous de pain me suffisent, disait-elle, et pourquoi m'habituer à mieux ? »

Avec quelle sollicitude elle épiait les désirs de la grand'mère pour éviter à Louise de quitter son travail comme elle regardait celle-ci tirer l'aiguille ! Ah ! qu'elle eût voulu savoir coudre aussi pour lui venir encore mieux en aide ! mais elle n'osait lui demander des leçons !... Louise n'avait pas de temps à perdre ! Comme Marthe se plaisait dans cette chambre, où tout indiquait l'honnêteté de la vie ! elle y était comme le malade qui respire l'air pur en sortant des brouillards malsains des marécages ! Ces existences laborieuses et utiles, auxquelles elle prenait part, vivaient son âme, mais de quelle tristesse n'était elle pas saisie en quittant ce logis et retournant mendier ! Elle ne chantait plus dans les carrefours, et ne jouait

plus ces scènes de pamoison dont elle sentait maintenant toute l'indignité, mais elle rougissait tellement en tendant la main, et les larmes qui tombaient parfois sur ses joues étaient si vraies et portaient d'un cœur si humilié et si pénétré de douleur, qu'elle excitait encore mieux la compassion que jadis !... Cet argent, enfin, qu'elle n'avait pas gagné par le travail lui causait maintenant autant de honte que de mépris pour elle-même. Qu'il lui fallait de courage pour rentrer le soir dans ce grenier où tout était dégradant ! Combien de fois elle fut tentée de fuir cette femme qui lui inspirait une antipathie invincible, avant même de connaître ses dignes amis ! Mais la crainte et la pitié la rivaient à la mère Eustache. « Si je l'abandonnais maintenant, qu'elle est âgée et souvent malade, elle mourrait de chagrin, pensait-elle, et si je la fuyais et qu'elle me rattrapât, à quelles extrémités ne se porterait-elle pas envers moi ! »

Par toutes ces raisons, Marthe n'osait ni se plaindre ni avouer ses tentations à ses protectrices.

« Elles s'intéressent tant à moi, qu'elles doivent désirer ce que je désire ; si elles me contraignaient à me séparer de la mère Eustache, je ne vivrais plus que de terreurs ! »

Elle cachait même la peur qu'elle avait de la rencontrer quand Louise l'envoyait reporter son ouvrage ; Louise l'eût empêchée de rendre ces services, et s'acquitter envers ses amis comme elle le pouvait faisait ses joies !...

Elle raconta cependant, un matin, ce que la mère Eustache lui avait dit la veille.

« J'ai vu aujourd'hui, rue de Rivoli, une jeune ouvrière sortant d'un magasin de lingerie, elle te ressemble pour la figure, à me tromper moi-même ; j'aurais couru après elle si sa tournure et sa taille ne m'avaient pas arrêtée : elle est plus grande que toi, voilà toute la différence.

— Ce sont tes robes longues qui te grandissent, lui répondit Louise.

— Tant mieux qu'elle soit persuadée qu'il y a dans Paris un second toi-même, reprit madame Desbordes, mais ne va pas tourner la tête, si elle t'appelle !

— Est-ce que Marthe connaît Catiche ? répliqua-t-elle en souriant.

— Et si elle t'accostait, fais-lui l'aumône et passe ton chemin, sans avoir l'air de la connaître.

— Je ne serai plus surprise maintenant, et je n'aurai d'autre idée que de la fuir. Elle m'a fait tout de même trembler, hier ; je suis devenue écarlate. Heureusement qu'elle ne me regardait pas et ne m'a pas questionnée, sans cela mon effroi et mon trouble m'eussent trahie ! »

Marthe obtint des leçons de lecture de M. Morel ; le jour où elle les demanda, il alla aussitôt chercher chez lui une boîte de fiches sur lesquelles les lettres étaient imprimées ; c'était un présent de son patron au petit Paul, sa mère lui avait appris à lire avec ces fiches !... Marthe s'appliqua tellement à cette étude, que bientôt elle assembla des mots.

« J'utilise à présent la vie en plein air de Catiche, disait-elle joyeusement, mon alphabet est dans les rues ; j'appelle les noms des marchands et les titres des affiches des murs ! »

Quelle était heureuse de sortir de son ignorance !... Mais à mesure que son esprit s'élevait, elle sentait

de plus en plus l'abjection de sa situation; une profonde mélancolie la saisit, elle alarma ses amis.

« Il est temps de prendre un parti pour Marthe, dit madame Desbordes; il faut d'ailleurs qu'elle aille au catéchisme et fasse sa première communion.

— C'est bien facile, répondit M. Morel; gardez-la; j'ai des draps et des matelas de trop, vous l'établirez dans votre petite pièce, et vous accepterez de moi le surcroît de dépense qu'elle vous causera jusqu'à ce qu'elle sache travailler. Je ferai moins que mademoi-

sele Louise, qui lui donnera son temps. Paul me gronde toujours de ce que je ne dépense rien; il sera aussi content que moi de cette bonne œuvre, ça se compte à l'article plaisirs! Allons, c'est convenu, demain nous déciderons Marthe. »

Il y avait plus d'une année qu'elle venait chez madame Desbordes.

L. SURVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

CHARADE

PERSONNAGES.

PAUL LAMBERT (23 ans).
ANNA, sa sœur (26 ans).
JULIE, fiancée de Paul (18 ans).
Le capitaine RATIER, père de Julie (grandes moustaches).
EUGÈNE LAMBERT (16 ans).
M. LEGRAS.
M^{me} LEGRAS.
CATHERINE, servante.
1^{er} BAIGNEUR.
2^e BAIGNEUR.
UNE BAIGNEUSE.
BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

Au 1^{er} tableau la scène est à Paris. — Aux deux autres, en Auvergne.

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente un petit appartement bien tenu, mais fort modeste.



SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, PAUL.

(Anna raccommode le linge; Paul est à demi couché.)

PAUL. Je parie pour trente-cinq degrés! Je suffoque! (Jetant son code sur un meuble.) Au diable le droit romain! Par une semblable chaleur, je ne reconnais qu'un droit, celui de ne rien faire! Comment peux-tu tenir l'aiguille, toi? Tu es forte!

ANNA, grande douceur. Tes chemises demandaient quelques réparations.

PAUL. Mes chemises! c'est de substitutions qu'elles auraient besoin plutôt! Abstiens-toi de répondre! je

connais ton discours; il n'est pas en trois points: Sécheresse générale, dans le lit des fleuves aussi bien que dans la bourse commune, on voit le fond! (Debout.) C'est l'heure où jamais que le Chilien se montre; sans quoi je le déclare indigne de porter le beau nom d'oncle d'Amérique!

ANNA. Peux-tu parler ainsi du frère de notre père!

PAUL. Je ne crois pas l'offenser en l'appelant Chilien, puisqu'il habite le Chili depuis tantôt vingt ans!

ANNA. D'ailleurs, il y doit avoir une famille.

PAUL. Alors, ce n'est plus un oncle d'Amérique, c'est un oncle comme tous les oncles, et il n'y a plus lieu d'en rêver!

ANNA. Frère, si tes paroles étaient prises à la lettre, elles ne donneraient pas grande idée de ton cœur!

PAUL. Pas de morale, hein? il fait trop chaud! et laisse-moi me repaître en songe des millions qu'immanquablement le cher oncle a amassés à notre intention.

ANNA. Afin qu'ensuite, lorsque tu te seras plongé en idée dans une existence de luxe, notre économie forcée te semble plus facile à supporter?

PAUL. Le luxe! une existence de luxe! Quelle image tu évoques! Le luxe! quoi de plus enviable? Chevaux et équipages somptueux, maison de ville et maison de campagne, réceptions splendides! c'est là vivre, vois-tu!

ANNA. Et Julie, ta gentille et modeste fiancée, que devient-elle au milieu de tout cela?

PAUL. Ma femme, toujours!... Je la couvre de pierrieres, je satisfais tous ses caprices, et son affection pour moi s'en augmente d'autant.

ANNA. Tes prodigalités de nabab toucheraient peu Julie. Élevée ainsi que nous dans une honnête médiocrité, son ambition se borne à se voir la femme d'un avocat de province; elle et son père ne te demandent rien de plus que tes diplômes.

PAUL. Ce qui, en bon français, signifie: Paul, reprends ton code, mon garçon, et pioche!... Milady Sagesse, je travaillerais, je vous le promets... quand le thermomètre descendra!

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUGÈNE, *une lettre à la main.*

EUGÈNE. Une caisse ! une caisse que l'oncle nous envoie, et une lettre !

PAUL. Où est la caisse ?

EUGÈNE. On la monte.

ANNA. La lettre ! voyons la lettre ! (*Ses deux frères se pressent à ses côtés ; elle lit :*)

« Mes chers neveux et nièce, jusqu'ici je ne vous ai point accablés de mes lettres, mais à l'occasion » de la naissance de mon sixième petit garçon... »

PAUL. Sixième petit garçon !

ANNA, *riant*. Il en faut prendre ton parti. (*Elle reprend.*) « A l'occasion de la naissance de mon sixième petit garçon, car, vous l'apprendrez avec plaisir, » je n'en doute pas, il y a huit ans, j'ai épousé une » personne du pays, et Dieu a béni notre union ! » (*Grimace de Paul.*) « Donc, à l'occasion de la naissance de mon sixième enfant, j'ai voulu, mes chers » neveux et nièce, que vous eussiez part à ma joie. » En conséquence, le présent courrier vous porte, » outre cette lettre, un pot d'or, échantillon du savoir-faire des anciens Chiliens, et une boîte du bois » de l'arbre qui abrite le tombeau de mon frère, votre » cher père. Anna et Paul étaient assez grands pour » n'avoir point oublié cette triste circonstance, alors » qu'il allait tenter ici un établissement semblable » à ceux auxquels je travaillais déjà. »

ANNA. Hélas ! (*Continuant la lecture de la lettre.*) « Anna, tu es la première née, fais ton choix entre » les deux objets sus-mentionnés ; à moins que vous » préfériez les tirer au sort. Quant à Eugène, il ne » tardera point à connaître que je ne l'ai point oublié ! » Je vous embrasse tendrement ! »

(*Une caisse est apportée ; Eugène l'ouvre et en retire la boîte et le vase précieux.*)

PAUL, *acérbe*. Eh bien ! Anna, eh bien ! fais ton choix, ainsi que l'ordonne cet oncle bizarre ; car je ne te suppose pas assez simple pour t'en remettre au hasard du trésor qui t'appartient de droit.

ANNA, *sérieuse*. En effet.

PAUL. Dépêchons, je te prie ! ce jeu me plaît médiocrement, tu le devrais comprendre !

ANNA, *lentement et un peu sévère*. L'objet qui excite toutes les convoitises de mon cœur, le voici ! (*Elle prend la boîte.*)

PAUL. Ah bah !

ANNA. Il est triste que ce choix te surprenne, mon frère !

PAUL, *se saisissant du vase*. C'est bon ! c'est bon ! Tu es une sigilière fille ! mais, par ma foi ! ce n'est pas aujourd'hui que je te chicanerai sur tes singularités ! (*Soupesant le vase.*) Magnifique ! magnifique ! cela vaut plus de dix mille livres en belles pièces jaunes ayant cours ! Le Chilien est gentil ! c'est dommage qu'il ait des enfants ! (*Absorbé devant le vase d'or.*) Dix mille livres ! c'est quelque chose et ce n'est rien !... Mais cela ne saurait-il se quadrupler, se quintupler, se centupler ?... Combien d'autres ont commencé avec moins et sont aujourd'hui deux fois millionnaires ? Il faut que je devienne millionnaire, et cela plutôt aujourd'hui que demain ; plutôt dans un an que dans dix ! (*S'animant de plus en plus.*) J'ai hâte de posséder ! j'ai hâte de jouir ! (*Eugène regarde son frère avec curiosité ; Anna le contemple avec chagrin.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *la canne à la main, la voix forte et le parler brusque*. Bombe et boulets ! mes petits enfants, qu'est-ce que cela veut dire ? Les portes toutes grandes ouvertes et les visages en désarroi !

(*Paul a vivement caché le vase d'or.*)

ANNA. Bonjour, capitaine ! Bonjour, ma chère Julie !

JULIE, à Anna. Mon père a raison, quelque chose est survenu ici ! Qu'est-ce donc ? un malheur ?... Nous en voulons notre part !

ANNA. Pauvre enfant !... Mais rassurez-vous ! Il s'agit de nouvelles d'Amérique et elles sont bonnes !

LE CAPITAINE. Bravo ! En ce cas, causons de la petite affaire qui m'amène. Paul, à l'occasion de tes fiançailles avec Julie, de vieux camarades à moi, nous offrent un festin de Lucullus, et je viens t'enlever sans crier, gare ! Julie restera auprès de son amie. Par file à droite ! en avant ! arche !

PAUL, *froid et railleur*. Je vous prie de m'excuser, monsieur Ratier, je ne saurais profiter de la prodigalité de vos amis !

LE CAPITAINE. Comme il dit cela !

PAUL. Un travail !...

LE CAPITAINE, *froissé*. C'est différent ! Il est bon que tu saches, néanmoins, qu'avec mes vieux camarades, doit se trouver ce greffier, disposé, par amitié pour moi, à traiter avec toi de sa charge à d'avantageuses conditions.

PAUL. Depuis que nous en avons causé, j'ai réfléchi, monsieur, et je souhaite offrir à mademoiselle Julie une condition meilleure que celle de femme de greffier.

LE CAPITAINE. Ah ! ah ! Tu me parais bien dégoûté, aujourd'hui, mon garçon ! A ton aise ! Suis-moi, Julie ! Au revoir, mademoiselle Anna !

ANNA. Déjà !

LE CAPITAINE. Si je ne me trompe, nous eussions mieux fait de ne point venir du tout !

SCÈNE IV.

EUGÈNE, ANNA, PAUL.

ANNA. Paul, tu perds le sens !

PAUL. Parce que j'ai refusé d'aller me soumettre à l'inspection des amis du capitaine Ratier ?

ANNA. Du même coup tu mécontentes le capitaine et tu perds une occasion unique !

PAUL. L'occasion de devenir greffier !

(*Pendant ce qui précède, Eugène a examiné la boîte, dont un ressort a joué.*)

EUGÈNE. Ah !

ANNA. Qu'est-ce ?

PAUL. Un double fond à la boîte, et, sous ce double fond, une liasse de billets de banque !

ANNA. Non ! mais une seconde lettre de notre oncle et un papier ressemblant à un acte ! (*Anna lit la lettre :*) « Si à propos de la boîte et du vase précieux, » Anna s'en est remise au sort, les droits de propriété » ci-joints seront communs à elle et à ses frères ; si » elle a choisi le vase, les droits en question appar- » tiendront exclusivement à Paul ; si, au contraire, » mue par un sentiment que je bénis, elle a préféré au » précieux vase un souvenir de la tombe de son père,

» c'est elle qui devient maîtresse des susdits droits, à la charge par elle de seconder Eugène dans la carrière que cet enfant choisira. »

PAUL, parcourant l'acte. La propriété ne vaut pas l'acte. Il s'agit de cette mesure que nous connaissons tous et qui était échue à notre oncle lors de la mort des grands parents; plus, de quelques dépendances parmi lesquelles certaine source est particulièrement relatée. Décidément, le Chilien est original!

ANNA. Cette mesure, Paul, notre mère y est née!

PAUL. Oui, mais, pour la rendre habitable, quel argent n'y faudrait-il pas?

EUGÈNE. Eh! frère, puisque, selon toi, ton pot d'or vaut plus de dix mille francs?

PAUL, embarrassé. Il se peut que mon estimation manque d'exactitude.

EUGÈNE. Est-ce que c'est difficile à vérifier?

PAUL. D'ailleurs, j'ai de plus larges visées. A quoi aboutirait le sacrifice que, volontiers, vous m'imposeriez?

ANNA. A nous assurer à tous trois un abri pour le restant de nos jours, dans un pays où un avocat trouverait à exercer ses fonctions.

PAUL. Joli pays!

EUGÈNE. Tu as donc oublié l'Auvergne et lecher petit village d'Ayat, patrie du général Desaix.

PAUL. Un désert!

ANNA. Cela pourrait changer!

PAUL, railleur. Au moyen de la source?

ANNA. Pourquoi non?

PAUL. Je sais que, dans notre famille, l'exploitation de cette source est le rêve qui se transmet de mère en fille; le malheur est que je sois resté étranger à cette illusion!

EUGÈNE, chagrin. Comme cela, tu ne...?

ANNA. Eugène, assez! Je comprends qu'à partir de ce jour, Paul et nous, suivrons différentes voies! Puissent-elles ne nous mener tous qu'à un honorable but! En vendant la moitié des dépendances de la pauvre maison, nous ferons à celle-ci les réparations d'urgence, et Dieu nous aidera pour le reste! Avant huit jours, nous aurons revu le village d'Ayat!

EUGÈNE. Vive l'oncle d'Amérique!

PAUL. Bon voyage et bonne chance!

DEUXIÈME TABLEAU

La scène se passe au village d'Ayat.

Le théâtre représente une pelouse avec sièges rustiques au pied d'une colline, au sommet de laquelle on aperçoit une jolie maison. — A l'horizon, belles et pittoresques montagnes, ravins, sentiers taillés dans le rocher, bouquet de châtaigniers.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER BAIGNEUR, DEUXIÈME BAIGNEUR, UNE BAIGNEUSE, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES; fraîches et simples toilettes.

PREMIER BAIGNEUR. Cette source est merveilleuse!

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est la source de Jouvence!

PREMIER BAIGNEUR. Moi qui ne marchais pas, je trotte maintenant comme un basque! Et votre névrose, madame?

LA BAIGNEUSE. Quand on a bu de l'eau de la source d'Ayat, sait-on encore ce que c'est que les nerfs?

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est aux nerfs, en effet, et aux muscles que s'attaque cette bienfaisante source; aussi, tout d'un coup, quelle vogue!

PREMIER BAIGNEUR. Il y a trois ans, vous n'eussiez aperçu là-haut pourtant qu'une espèce de grange et dans le village qu'une demi-douzaine de masures!

DEUXIÈME BAIGNEUR. La grange est devenue une fort coquette habitation, ma foi! et dans le village se sont élevées des maisonnettes dont le prix de location est connu de ceux qui n'ont pu trouver place à l'établissement!

LA BAIGNEUSE. Malgré la prospérité de cet établissement, la jeune maîtresse en paraît bien sérieuse.

PREMIER BAIGNEUR. Et, dès lors, madame, voilà votre imagination qui chevauche?

DEUXIÈME BAIGNEUR. Si mademoiselle Anna Lambert rit peu, mademoiselle Julie, son amie, rit encore moins; il est quelqu'un ici auquel on ne saurait adresser le même reproche!

LA BAIGNEUSE. Vous faites allusion, sans doute, au jeune frère de mademoiselle Lambert?

DEUXIÈME BAIGNEUR. Quel bout-en-train!

PREMIER BAIGNEUR. C'est l'âme de tous nos plaisirs!

LA BAIGNEUSE. Si quelqu'un a l'air heureux de vivre, c'est lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE, petit costume du pays.

CATHERINE, mine très-riante. Les bêtes et monsieur Eugène sont là-bas!

LA BAIGNEUSE. Puisque les bêtes et monsieur Eugène sont là-bas, nous ne saurions faire attendre les bêtes ni monsieur Eugène!

(Tous s'éloignent en riant et en courant.)

SCÈNE III.

CATHERINE, seule.

Nous avons ramassé tout ce qu'il y avait dans le pays d'ânes, de mulets et de chevaux. Ça va faire une bien jolie cavalcade, comme dit monsieur Eugène! Y en avait qui proposaient leurs chèvres; mais, les Parisiens, ça leur aurait semblé drôle; et puis p'têtre que les chèvres n'auraient pas aimé ça! nous nous en sommes tenus aux mulets, aux chevaux et aux ânes; les ânes seront pour les peureux, qui les payeront aussi cher que les chevaux et les mulets; ça leur apprendra!

SCÈNE IV.

CATHERINE, MADAME LEGRAS, M. LEGRAS.

(Madame Legras a une mise éblouissante.)

MADAME LEGRAS. Comment, personne!

CATHERINE, enthousiasmée. La belle robe! la belle robe! Je n'en ai jamais encore vu de c'te couleur-là!

MADAME LEGRAS. Quoi ! il est possible que l'on soit parti sans nous ?

CATHERINE. Vous auriez voulu aller dans les montagnes avec c'te belle toilette-là ?

MADAME LEGRAS. C'est une indignité !

CATHERINE. C'aurait été joliment dommage, par exemple ! D'ailleurs, madame, consolez-vous, n'y avait plus de bêtes !

MADAME LEGRAS. Vous dites ?

CATHERINE. N'y avait plus que des chèvres. — Les jolis anneaux d'oreille ! Miroitent-ils ! miroitent-ils !

MADAME LEGRAS. Et ils ne vous ont pas chargée pour nous de la plus banale excuse ?

CATHERINE, se fouillant. Que je sache, ils ne m'ont rien du tout donné pour vous, madame ! — Et le petit parapluie pour le soleil, qui a du d'or sur le manche ! c'est-à malheureux de s'en servir !

MADAME LEGRAS. Cette fille est idiote ! Allez faire ma chambre, et ne vous avisez plus de déboucher mes flacons !

CATHERINE, à part et riant. Tiens ! j'aime à sentir à bon, moi !

SCÈNE V.

M. LEGRAS, MADAME LEGRAS.

MADAME LEGRAS. Que dites-vous de tout ceci, monsieur Legras ?

M. LEGRAS. Ma bonne amie ?...

MADAME LEGRAS. Dès que nous avons donné notre adhésion à cette excursion dans les montagnes, ne devait-on pas nous attendre ? Est-ce parce que nous sommes enrichis à vendre du beurre que l'on nous traitera sans conséquence ?

M. LEGRAS. Calme-toi ! autrement l'eau bienfaisante de la source d'Ayat perdrait pour ta névralgie la moitié de sa vertu ! De plus, mets-toi bien dans l'esprit que personne ici ne pense à nous offenser ; outre que j'aime autant m'être enrichi à vendre du beurre qu'à tripoter des actions comme le grand boursier, Paul Lambert.

MADAME LEGRAS. Ne nous avoir pas attendus !

M. LEGRAS. Pourquoi, diantre ! aussi, t'affubler de tous ces colifichets ? Ça retarde !

MADAME LEGRAS. Monsieur Legras, on sait ce qu'on se doit ! L'élite de la société parisienne affluent depuis deux saisons à la source d'Ayat, la mise de votre femme ne doit être éclipsée par nulle autre. Je l'ai ainsi résolu. C'est une petite satisfaction que je me donne vis-à-vis de ces belles dames qui font les princesses, comme si leurs écus pesaient plus que les nôtres !

M. LEGRAS. A ton aise, ma bonne amie !

MADAME LEGRAS. Oh ! vous, monsieur Legras, vous trouvez tout bien, tout beau, tout convenable !

M. LEGRAS. Est-ce parce que je ne te chicane point que tu me dis cela ?

MADAME LEGRAS. C'est parce que vous n'êtes pas, ainsi que moi, indigné de l'impolitesse qui nous est faite ! et faite de parti pris !

M. LEGRAS. S'il faut te l'avouer, cette course à dos de mulet ne me tentait pas violemment. Je ne suis pas fâché de rester un peu tranquille. Elle est éreintante ta vie des eaux ! Calvacade le matin, bal ou concert le soir ; c'est un abominable métier ! La source d'Ayat est à la mode ; tu t'es découvert une névralgie, et tu

m'as traîné à la source d'Ayat. Bon ! mais puisque nous y sommes, laisse-moi y respirer tranquille ! N'ôte ta névralgie et ta mauvaise humeur, si cela se peut, dans les eaux d'Ayat ; fais enrager les femmes avec tes diamants et tes plumets, danse, chante, monte à âne, je ne m'y oppose point ; c'est tout ce que je peux pour ton service ! (Il se dirige vers le fond.)

MADAME LEGRAS. Vous me quittez ?

M. LEGRAS. Je file devant la bourrasque !

MADAME LEGRAS. Sans nul doute, vous allez rôder autour de ce capitaine Ratier, qui se permet de m'appeler : ma petite mère ?

M. LEGRAS, redescendant. Un vieux soldat c'est tout rond, tu le sais bien !

MADAME LEGRAS. Je vous ferai observer, monsieur, que je suis la seule dame gratifiée de sa familiarité !

M. LEGRAS. Il me plaît, à moi, ce capitaine Ratier !

MADAME LEGRAS. Réjouissez-vous donc ! Le voilà, lui, sa canne et son horrible moustache !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAIN.

LE CAPITAIN. J'ai vu les Parisiens partir, et comme je ne vous ai point aperçus dans le nombre, j'ai pensé que je vous trouverais ici, ce matin, monsieur Legras ? Vous aussi, la petite mère ?

MADAME LEGRAS, pincée. Votre servante, monsieur !

LE CAPITAIN. Papa Legras, causons donc un peu de Paris, voulez-vous ? (Les deux hommes s'asseyent.)

MADAME LEGRAS, à part. Papa Legras ! quel genre !

M. LEGRAS. Avec plaisir, capitaine ! avec d'autant plus de plaisir que, pour moi, il n'y a que Paris au monde ! Depuis que nous avons quitté les affaires...

MADAME LEGRAS, interrompant son mari. Nous faisons le commerce du beurre, monsieur ! nous sommes des marchands de beurre enrichis ! Cela jure avec les baronnes et les grandes dames de la finance qui viennent à la source d'Ayat !

LE CAPITAIN, préoccupé. Nullement, madame ! Papa Legras, à propos de gens de finance, seriez-vous au courant de ceux dont on jase ?

MADAME LEGRAS, au capitaine, sans laisser à son mari le temps de répondre. N'est-ce pas, monsieur, que nous faisons tache parmi les élégants qui affluent chez vous, nous, anciens marchands de beurre ?

LE CAPITAIN. Eh ! madame, qui songe à cela ? Papa Legras, de près ou de loin, vous n'êtes pas sans suivre les affaires de bourse ?

MADAME LEGRAS, même jeu. C'est juste ! nous sommes gens de trop peu pour que l'on s'occupe de nous !

LE CAPITAIN. Vous faites erreur, madame ! (A monsieur Legras.) Ne cite-t-on pas des spéculateurs particulièrement audacieux ?

MADAME LEGRAS, à monsieur Legras. Comment, je fais erreur ? C'est-à-dire que nous prêtons aux quolibets de vos ducs et de vos duchesses ?

LE CAPITAIN. Dites donc, monsieur Legras, voici une petite mère à côté de qui il n'est pas aisé de causer tous les jours !

MADAME LEGRAS. J'entends ! Je vous gêne ! Fort bien ! (S'éloignant.) Monsieur Legras, je vous félicite de la façon dont vous savez faire respecter votre femme !

M. LEGRAS. Mais, ma bonne amie !...

MADAME LEGRAS. Monsieur Legras, vous me le re-vaudrez !

SCÈNE VII.

M. LEGRAS, LE CAPITAINE.

M. LEGRAS, *riant*. Au diner, elle me supprimera mon madère!

LE CAPITAINE. Je vous offre un petit verre de char-trouse.

M. LEGRAS. Sans refus, nous verrons ça, tantôt!

LE CAPITAINE. A votre heure! Mais, bombé et bou-lets! c'est dommage que la source d'Ayat n'ait pas de vertu contre la méchante humeur du sexe charmant!

M. LEGRAS. Ne faites pas attention, capitaine! Et puis, voyez-vous, tout cela n'empêche pas ma femme d'être bonne au fond!

LE CAPITAINE. C'est différent! Je vous demandais donc de quoi il était parlé à Paris? Auriez-vous ren-contré à la Bourse un certain Paul Lambert?

M. LEGRAS. Vous le connaissez?

LE CAPITAINE. Un peu! Et vous?

M. LEGRAS. Beaucoup! La chance le suit sur tous les terrains! Les journalistes disent qu'il est question pour lui d'un beau mariage!

LE CAPITAINE, *les dents serrées*. Bombe et boulets!

M. LEGRAS. Cela vous fait quelque chose?

LE CAPITAINE, *se remettant*. Rien du tout! N'auriez-vous point gardé quelque une des feuilles où l'on parle de ce que vous dites?

M. LEGRAS. Du mariage de M. Lambert?

LE CAPITAINE. Oui!

M. LEGRAS. Ma foi! je ne sais! si vous le souhaitez, j'irai y voir?

LE CAPITAINE. Fâché de vous déranger, j'accepte.

M. LEGRAS, *remontant, puis s'arrêtant*. Vous avez du bonheur! Je sens un vieux journal au fond de ma poche, ça doit être ça! Je l'avais gardé à cause d'un percement de rue qui menace de m'abattre une aile. Voilà! Tenez, ici, aux nouvelles diverses: La particule et l'argent. Mademoiselle de... et M. L...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATHERINE, JULIE.

CATHERINE. Madame Legras demande monsieur Le-gras!

M. LEGRAS. Tout à l'heure.

CATHERINE. Madame a dit tout de suite.

M. LEGRAS. C'est bon!

CATHERINE. Elle sentait venir son attaque.

M. LEGRAS. Quelle attaque?

CATHERINE. Son attaque de *nerfes*, donc!

M. LEGRAS, *riant*. Pour me faire pièce, elle serait capable de se cogner la tête contre les murs! (*S'éloi-gnant*.) Gardez le journal, capitaine; gardez-le! Si ma femme ne l'a pas lu, je vous le redemanderai!

SCÈNE IX.

JULIE, LE CAPITAINE.

JULIE. Le soleil est haut sur l'horizon, mon père; il va faire très-chaud; ne voulez-vous point rentrer?

LE CAPITAINE, *sans répondre*. Julie, pour refuser la main de M. Rémond, le maître de poste, n'as-tu vé-ritablement d'autres raisons que ton engagement avec Paul?

JULIE. Cela ne suffit-il point, mon père?

LE CAPITAINE. De sorte que si Paul se mariait à Paris, tu n'aurais pas de répugnance à devenir ma-dame Rémond?

JULIE. Mon père, pourquoi supposer que M. Paul manquera à ses serments?

LE CAPITAINE. Lis!

JULIE, *ayant lu et tremblant légèrement*. Si vous le permettez, mon père, j'attendrai pour vous répondre que la nouvelle mentionnée dans ce journal se con-firme.

LE CAPITAINE. Parbleu! je suis assuré que tu n'at-tendras pas longtemps!

TROISIÈME TABLEAU

Le théâtre représente un carrefour boisé. — On entend dans la coulisse un grand tapage de voix et de pié-tinements de chevaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *entrant de gauche. Tenue de voyage du meilleur goût. Il est pâli et amaigri. A la cantonnade.*

Imbécile! maladroit! butor! Se lancer dans ces chemins raboteux comme sur les allées du bois de Boulogne! ma voiture est dans un bel état! où se pro-curer des ouvriers capables de la réparer?

SCÈNE II.

PAUL, CATHERINE, débouchant de droite.

CATHERINE. Au village d'Ayat, monsieur!

PAUL. Au village d'Ayat! est-il donc si près d'ici?

CATHERINE. Pardine! à trois kilomètres, en suivant le chemin où vous vous êtes cassé, tout comme vous êtes; à deux kilomètres et demi de chez nous, en prenant cet autre. C'est écrit à neuf sur le grand po-teau qu'est là, près du fossé. Vous l'auriez pu lire, si vous auriez voulu. A moins que monsieur soit un An-glais!

PAUL, *avec humeur*. Au village d'Ayat, en fait de carrossiers, je ne trouverai que des charrons, et en-core!...

CATHERINE. Sans vous commander, depuis quand que vous n'êtes pas venu au village d'Ayat?

PAUL. Qu'est-ce que cela vous fait?

CATHERINE, *avec révérence*. Merci, monsieur! Eh bien monsieur, vous saurez que depuis deux ans il vient assez de beaux messieurs et de belles dames de nos côtés, avec d'aussi belles voitures que la vôtre, soit dit sans vous faire d'affront, pour qu'au village d'Ayat vous puissiez trouver des ouvriers aussi ma-lins que vos ouvriers de Paris, attendu qu'ils en de-viennent. (*Elle refait une révérence et va s'éloigner.*)

PAUL. Petite!

CATHERINE. Monsieur!

PAUL. C'est donc vrai ce qu'on dit à Paris de la source d'Ayat?

CATHERINE. Dans les *journals*?

PAUL. Oui.

CATHERINE. Je ne lis pas les *journals*, monsieur; mais je lis ce qu'il y a d'écrit sur les poteaux des carrefours!

PAUL. Voyons, voyons, ne faites pas la sottise, et répondez-moi!

CATHERINE. Eh ben! qu'est-ce qu'on dit à Paris? que notre source guérit tous les maux? que le pays n'est plus reconnaissable? que l'établissement y a amené la prospérité, même que maintenant, chez ma mère, on fait de la soupe de viande deux fois la semaine? Tout ça n'est que le quart de la vérité!

PAUL. Ah!

CATHERINE. Il faut voir les bals de l'établissement!... Si on y dansait la bourrée, n'y en aurait pas de pareils chez l'Impératrice!

PAUL. La maîtresse de l'établissement, comme vous dites, y donne sans doute l'exemple de la gaieté?

CATHERINE. Mamselle est gaie, bien certainement; elle gagne assez d'argent pour ça! mais elle ne danse pas, non plus que son amie, m'amselle Julie Ratier. C'est leur goût; c'est un drôle de goût, mais c'est leur goût!

PAUL. Julie est ici?

CATHERINE. Tiens! vous vous tuteyez?

PAUL, sans répondre. Avec son père?

CATHERINE. Ils demeurent tous les deux dans la petite maison qu'est à mi-chemin de l'établissement au village d'Ayat, mais ils sont toujours chez nous; c'est comme qui dirait la famille de mamselle, avec son petit frère, M. Eugène. Par exemple, en voilà un qui s'en donne à danser!

PAUL. De sorte qu'à l'établissement, il n'y a que des gens heureux?

CATHERINE. Puisque je vous dis qu'on y gagne beaucoup d'argent!

PAUL, avec amertume. De l'argent!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANNA, JULIE, avec des ombrelles et tête nue.

ANNA. Catherine, que devenez-vous? pourquoi vous éloigner ainsi? (*Apercevant Paul.*) Ciel!

JULIE, retenant un cri. Monsieur Paul!

CATHERINE, à part. Elle le connaît, mais elle ne le tuteye pas!

ANNA, au cou de Paul. Toi, enfin!... Ah! frère, que tu t'es fait longtemps attendre!

CATHERINE, à part. Le frère de mamselle! je m'en vas le dire à M. Eugène. La cavalcade doit être rentrée!

SCÈNE IV.

PAUL, ANNA, JULIE, un peu à l'écart par discrétion.

PAUL. Est-ce que l'on s'apercevait de mon absence, ici? On y est si heureux!

ANNA, sans répondre. Tu paraissais fatigué, mon frère; remontons; tu prendras quelque repos, et après cela, nous causerons. Nous devons avoir tant de choses à nous dire!

PAUL, avec une ironie douloureuse. Tu te trompes! De part et d'autre, cela peut se résumer en un seul mot, le succès! Toi et moi, nous avons réussi sur les différentes routes où nous nous sommes aventurés. Je suis riche, très-riche! J'ai fait à la Bourse une de ces fortunes rapides devant lesquelles les bourgeois restent abasourdis. Je la puis perdre aussi vite que je l'ai gagnée, c'est dans l'ordre; mais, en attendant, j'ai vu se réaliser tous mes rêves; je possède beaucoup, beaucoup d'or, j'ai un hôtel à Paris, des chevaux... je suis parfaitement heureux! comme vous!

ANNA. Certes, mon frère, la Providence a secondé et béni mon entreprise au delà de toutes mes espérances, et puisque te voilà, je puis dire qu'il ne me reste aucun désir à former!

PAUL, d'un mauvais rire. Ma présence seule manquait à la félicité générale, n'est-il pas vrai?

ANNA, sérieuse. Oui, mon frère! Et pour que tu parles sur ce ton du chagrin que ton absence et ton silence ont pu causer ici, il faut que tu aies souffert et que tu souffres encore terriblement!

PAUL, passant rapidement la main sur ses yeux. Tiens, ta douceur t'emporte! Moi, qui avais deux années d'indifférence à me faire pardonner, et qui, me sentant coupable, ne m'en montrais que plus glacé et plus rogue, loin que tu m'accables de justes reproches, tu m'accueilles avec une tendresse et une bonté!... c'est trop!... c'est trop!... Anna, Julie! (*Julie s'avance.*) Oui, j'ai souffert! oui, au milieu des enivrements d'une fortune souhaitée, ne vous sentant point auprès de moi, le vide était dans mon cœur! ah! j'ai acquis le droit de l'affirmer! ce ne sont ni les enivrements du luxe, ni les triomphes de la vanité qui font l'homme heureux! L'homme heureux est celui qui se donne tout entier aux saints devoirs et aux saintes affections de la famille!

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÈNE, LE CAPITAINE.

EUGÈNE. Le grand frère en Auvergne, vivat! Tu boiras de notre eau et tu m'en diras des nouvelles.

LE CAPITAINE, très-réservé. Monsieur vient nous faire part de son mariage avec...

PAUL, l'interrompant. Avec mademoiselle Julie Ratier, si l'excellent capitaine, que j'ai connu jadis, et si l'aimable et douce Julie veulent bien me recevoir à merci et miséricorde!

LE CAPITAINE, s'efforçant de dissimuler son émotion. Hum!

EUGÈNE. Papa Ratier, ne faites pas le méchant! D'ailleurs, vos moustaches ont beau être touffues comme des châtaigniers de dixième année, elles dissimulent mal une larme rebelle. Je m'en vais ordonner qu'on mette le veau gras au four.

ANNA. Et moi, je vais écrire à l'excellent oncle de là-bas. Je lui ai caché ma peine, mais je veux qu'il ait part à mon bonheur.

(Paul serre les mains du capitaine, qui répond à son étreinte. Anna et Julie s'embrassent. Eugène jette en l'air son chapeau de paille, que Catherine, revenue à ce moment, rattrape au vol. — Tableau.)

A. BOISGONTIER.

O CRUX, AVE!

Le temple est désert, à peine dans l'ombre,
Sous le vaste dôme aux contours brunis,
Flotte vacillante une lampe sombre
Qui blanchit de loin les arceaux bénis!

Des profanes bruits qui troublent le monde
L'écho de ces lieux ne retentit plus.
Qu'il est bon pour l'âme où l'orage gronde
De se sentir seule avec vous, Jésus

Doux crucifié, c'est de tes blessures
Que descend le baume à mon cœur blessé
Tu guéris mes maux avec tes tortures,
Tu calmes mon sang par ton sang versé.

O tête inclinée! ô bouche mourante!
Grands bras étendus! pieds percés de clous!
Quel charme as-tu donc, image souffrante,
Que l'amour en pleurs t'adore à genoux!

Quel charme avez-vous, ô douleurs divines!
Pour faire oublier aux adolescents,
En face d'un front couronné d'épines,
Les séductions de leurs jeunes ans!

Au pied de la croix où ses membres saignent,
Un jeune disciple a toujours veillé;
Reçois, ô Jésus! mes larmes qui baignent
La place où saint Jean s'est agenouillé...

PAUL REYNIER.

ÉPIQUE HISTORIQUE

Deux femmes, nées dans la même contrée, à deux siècles de distance, ont porté le même nom et le même prénom: la première, épousée en secret par un prince dont l'histoire a flétri le souvenir, contribua à la mort d'une jeune princesse sa rivale, et mit les armes à la main d'un de nos connétables; la seconde fut un modèle d'amour conjugal et d'héroïsme patriotique. — Qui sont-elles?

REVUE MUSICALE

Des noms de compositeurs comme la plupart de ceux inscrits sur notre catalogue nous dispensent de donner ce mois-ci notre appréciation des œuvres contenues dans notre collection.

Nous nous bornerons seulement à faire remarquer que nous donnons, comme musique de chant, presque tout l'opéra de *il Barbiere di Siviglia*, de Rossini, en morceaux détachés, ce qui est un immense avantage. Nous renvoyons donc les abonnées au catalogue lui-même, où, avec les indications de chaque degré, elles pourront se fixer sur le choix de leur musique.

GIACOMO MEYERBEER

(Fin.)

Nous répétons que Giacomo Meyerbeer avait subi, dans le recueillement et le silence une étrange transformation. Après avoir brodé sur les canevas italiens les mille arabesques que lui soufflait la fantaisie, cette fille aimée des peuples méridionaux, le maître redevint allemand. L'inspiration prit un tour sombre et grandiose; la musique religieuse reparut comme un souvenir d'enfance qui s'est embelli de toutes les rêveries de la jeunesse, de toutes les agitations de l'âge mûr. Un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, douze *psaumes* à double chœur, huit *cantiques* de Klopstock à quatre voix, furent comme les avant-coureurs d'une explosion lyrique. Longtemps le compositeur porta dans son cerveau son grand poème. Enfin le moment arriva; Scribe envoya son livret, et le 21 novembre 1831, *Robert-le-Diable* vit le jour. Tout le monde connaît la popularité européenne de cet ouvrage, popularité d'autant plus merveilleuse qu'il est de l'ordre le plus élevé, et que la pensée s'y meut dans une région supérieure qu'on pourrait croire inaccessible au vulgaire. Pourtant il n'est pas de grande ville, pas de petite, pas de bourg, qui n'ait voulu entendre le chef-d'œuvre du maestro; on a vu partout défigurer cette grande partition. Une représentation assez singulière eut lieu en 1836, dans un port de pêche non loin de Narbonne. Le théâtre avait été construit sur une barque; la mer immense et paisible, le ciel bleu, le soleil de mai remplaçant les toiles peintes et les quinquets de la rue le Peletier; le rivage servait de parterre. La foule s'y pressait compacte et frémissante. L'orchestre, composé d'un cornet à pistons, d'un flageolet et d'une grosse caisse, entama l'ouverture; des acteurs nomades se jetèrent intrépidement au milieu de ce drame terrible; un *Bertram* en loques fit retentir les airs de son évocation satanique, et le génie du mal, vaincu par le génie du bien, disparut à fond de cale en poussant son dernier rugissement: *Ah! tu l'emportes, Dieu vengeur!* C'est qu'après tout, ainsi que le disait Napoléon, «le peuple a des entrailles.» Traduisez une pensée, si vaste et si profonde qu'elle soit, dans une action dramatique assez vive, assez réelle pour la faire entrer dans l'esprit des spectateurs, et vous remuerez éternellement les masses, parce que vous vous adresserez aux sentiments les plus intimes de l'homme.

Robert-le-Diable est une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire de l'art. Pour arriver à une telle inspiration il a fallu la chercher sur les cimes escarpées où Homère a trouvé son *Iliade*, Dante sa *Divine Comédie*, Mozart son *Don Juan*, Chateaubriand ses *Martyrs*.

Après cette magnifique création, Meyerbeer se reposa pendant cinq ans. Un délicieux recueil de mélodies pleines d'élévation pour chant et piano parut dans cet intervalle. *Le Ranz des Vaches*, le *Vau pendant l'orage*, *Rachel et Nephtali*, le *Moine*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, offrirent au public musicien tout ce que contenait de doux, de sensible et de pénétrant cette grande âme un instant descendue sur la terre pour y exhaler ses soupirs.

Cependant on attendait avec impatience la partition nouvelle dont la venue prochaine avait été annoncée à l'Opéra. Hélas! rien n'apparaissait. M. Meyerbeer est de ceux qui font difficilement les choses même faciles. Il se hâte lentement; l'inspiration ne lui arrive qu'à force de méditation et de travail; souvent mécontent de lui-même, il est presque toujours mécontent des autres, ce qui entrave les répétitions et nuit à la marche régulière des ouvrages mis à l'étude. Enfin les *Huguenots* furent représentés pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale, au mois de mars de l'année 1836.

Cette œuvre est aussi une œuvre de génie, mais comme chez M. Meyerbeer la pensée musicale est presque toujours l'expression vraie des situations, il devait se trouver dans la musique des deux ouvrages la même différence qu'entre l'ordre d'idées sur lequel roulent ces deux sujets. L'action des *Huguenots* est celle d'un drame comme tous les drames. Rien de très-élevé dans les situations. Dans *Robert*, l'émotion nous arrive de plus haut, et nous pénètre plus profondément. Dieu et Satan, le bien et le mal sont comme les acteurs de cette combinaison merveilleuse d'où jaillissent les élans suprêmes de la pensée de Meyerbeer. Il n'est donc pas étonnant que les *Huguenots*, quelle que soit leur immense popularité, avec quelque génie que l'œuvre soit traitée, et malgré toute la portée qu'a son donner, particulièrement au quatrième acte, le maestro à son ouvrage, il n'est pas étonnant, disons-nous, que les *Huguenots* occupent la seconde place parmi les créations du célèbre compositeur.

Le souvenir des répétitions fatigantes du *Prophète* pèse encore comme un cauchemar sur la mémoire des artistes qui concoururent à son exécution. Impitoyable pour les poitrines sans souffle et pour les gosiers éraillés, le musicien faisait recommencer un acte, un morceau, une note, jusqu'à ce que les moindres nuances en eussent été comprises et religieusement observées. Aussi les chanteurs avaient-ils coutume de dire que ces répétitions laborieuses étaient la Saint-Barthélemy des gosiers de l'Opéra.

La partition des *Anabaptistes*, représentée le 15 avril 1849 au théâtre de l'Académie de musique, produisit une immense sensation. Cette fois le sujet, sans atteindre la portée religieuse et philosophique de *Robert*, s'élevait au-dessus des régions sentimentales de l'amour. Ce n'était plus la lutte de Dieu et de Satan, c'était la lutte des hommes; lutte gigantesque à laquelle le fanatisme prêtait d'étranges forces. Meyerbeer agrandit, par l'ampleur de sa musique magistrale, la pensée des auteurs du libretto. Cette œuvre compléta la magnifique trilogie qui rend aujourd'hui Giacomo Meyerbeer le plus illustre des illustres maîtres de son temps.

En 1854, *l'Étoile du Nord* s'ajoute à la pléiade des œuvres du compositeur allemand. Pourquoi cet ouvrage a-t-il été arrangé en opéra comique au lieu de l'être en opéra? Le grand maître n'a pas ses coudees franches dans ce genre de composition mixte qui entrave son inspiration. Il fait d'excellentes choses, c'est vrai, et il l'a particulièrement prouvé dans *l'Étoile du Nord*; aussi cet ouvrage est-il un opéra beaucoup plus qu'un opéra comique. Il faut à ce génie fécond de l'air, de l'espace, des orages, des rayons lumineux, le bruit de la foudre, la flamme de l'é-

clair, enfin le déchainement de tous les éléments lyriques; on en vient même, en l'écoulant, à regretter les bribes éparses d'un dialogue qu'on voudrait voir remplacer par les formules ordinaires du récitatif.

Le Pardon de Ploermel, représenté en 1859, clot la série ju-qu'alors connue des œuvres de Meyerbeer. L'ouverture de cet ouvrage a des proportions grandioses, et quand on ne connaît pas d'avance le libretto, on est prêt à croire qu'il va être question, dans l'opéra comique nouveau, d'une de ces pages historiques et dramatiques où les grands mouvements de la passion humaine sont appelés à jouer un rôle. Mais à mesure que l'action se déroule, le charme, la grâce et la mélodie surgissent du déluge de notes qui ruissellent de toutes les parties de l'orchestre. Meyerbeer a compris que, pour interpréter un conte de veillée récitée dans une étable, il faut une naïveté tranquille d'expression, des effets sans éclat, enfin les nuances douces de la poésie villageoise; malheureusement il ne sait se maintenir que quelques minutes sous cet horizon effacé; la brise fait bientôt place à la tempête, le bruit recommence, le grand opéra reparait. Bref, Giacomo Meyer-

beer est un maître auquel il faut des sujets à sa hauteur.

M. Meyerbeer apporte une infatigable activité à faire rendre à ses ouvrages tout ce qu'ils lui peuvent rapporter en gloire, en argent et en succès. Il n'est si mince journal, si obscur écrivain dont il ne redoute la critique. Pas un mot n'est publié en Europe sur son compte qu'il ne le lise, pas un chanteur n'obtient de succès sur un théâtre quelconque qu'il ne s'en informe avec soin, ne sache ce qu'il vaut, et ne fasse au besoin un voyage pour l'entendre. Présent à Paris, il ne manque ni une représentation ni une répétition de ses ouvrages. Absent, sa correspondance quotidienne lui donne le bulletin exact des soirées de l'Opéra. Lorsque *Guillaume Tell* ou *Moïse* prend trop longtemps sur l'affiche la place des *Huguenots* ou du *Prophète*, on raconte dans les salons que le maestro est gravement malade, et la Renommée embouche de nouveau sa trompette. M. Meyerbeer a besoin de gloire comme les oiseaux ont besoin d'ailes. Laissons à César ce qui appartient à César.

MARIE LASSAYEUR.

Economie Domestique

LANGUE DE BOEUF AUX RAISINS.

Faites bouillir la langue à l'eau et pelez-la. Faites un roux, mettez-y poivre et sel, une échalote hachée très-menu, des raisins secs que vous avez fait tremper préalablement dans l'eau; ajoutez un verre de vin rouge, un peu de sucre, un jus de citron, et faites faire quelques bouillons à la langue placée dans cette sauce.

PATÉ DE MÉNAGE

Garnissez le fond d'une terrine de tranches de maigre de bœuf, saupoudrées d'un peu de farine, de poivre et de sel. Placez par-dessus deux pigeons passés préalablement au beurre et saupoudrés de farine. Ajoutez quelques cuillerées de bouillon. Couvrez avec une nappe de pâte, et faites cuire au four.

OEUFS A L'AURORE.

On fait durcir un certain nombre d'œufs, on ôte les coquilles, on émince tous les blancs et une partie des jaunes. On aura préparé une béchamel un peu épaisse; on met dans cette sauce les blancs et la partie émincée des jaunes, et on passe à travers un tamis le reste des jaunes, qu'on arrose de quelques

gouttes de beurre chaud. On ajoute du sel et un peu de muscade râpée, et on place au four de campagne avec feu dessus, jusqu'à ce que les jaunes se soient durcis sans prendre couleur.

POMMADE A LA MOELLE DE BOEUF.

(Recette demandée.)

Moelle de bœuf	350 grammes.
Axonge	250 —
Huile de noisettes	30 —
Cire vierge	90 —
Le jus d'un citron.	

Faites fondre la cire vierge au bain-marie; mélangez-y la moelle de bœuf bien nettoyée et coupée en tranches minces, ensuite l'axonge et l'huile. Lorsque ces diverses substances ne formeront qu'un corps, retirez le vase du bain-marie, plongez-le dans l'eau froide, ajoutez-y le jus d'un citron et remuez constamment la pommade jusqu'à ce qu'elle soit en consistance de crème. Le lendemain, réchauffez-la au bain-marie; puis, quand elle est fondue et bien chaude, passez-la au travers d'un linge fin. Lorsqu'elle commence à se figer, parfumez-la avec 32 grammes de rhum.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE IX. — 1, Nappe d'autel — 2, A. E. — 3, E. D. — 4, Écusson avec J. C. enlacés — 5 et 6, Parure, broderie à la minute — 7, Petite garniture — 8, A. D. — 9, Écusson avec A. L. enlacés — 10, M. R. — 11 et 12, Parure au plumetis — 13, Louise — 14 et 15, Parure au plumetis — 16, Écusson avec H. D. — 17, E. L. — 18, Mouchoir avec écusson et H. H. enlacés — 19, L. S. J. — 20, Fichu *Marie-Antoinette* — 21, Petite garniture — 22, *Cornélie* — 23, Écusson avec *Lucie* — 24, Mouchoir avec écusson et G. R. enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 4 (bis), Peignoir — 5 à 8 (bis), Zouave de petite fille — 9 à 14 (bis), Chemise de petit garçon — 15 et 16, Dessin à broder sur cachemire — 17, Blague — 18, Dessin pour robe — 19 à 21, Lambrequin — 22, Jardinière rustique — 23 et 24, Points anglais pour objets de layette ou de trousseau.

Jeanne à Florence.

Tu connais l'histoire d'Apicius, le plus grand gourmand de son temps : il était fort riche, mais ayant découvert, un jour de liquidation, qu'il ne possédait plus que trois ou quatre millions, il se donna la mort, « ne voulant pas vivre d'une façon mesquine. » Le remède était pire que le mal.

Eh bien, Florence, il n'y a qu'un instant, j'éprouvais la tentation, non pas de suivre l'exemple d'Apicius, mais de donner une application à sa théorie : ma situation était si critique !

Croirais-tu qu'il m'a fallu..... mais pourquoi t'affliger, dès le début, par le récit de mes douleurs ? j'aime mieux essayer de les oublier, en évoquant ces bons jours que nous avons passés ensemble.

Avec quelle énergie j'ai su résister à tes instances ! avec quel regret je suis partie, tu le sais ! Quitter une amie chère, une plage superbe, la brise et le bruit de la haute mer, pour rentrer dans Paris par une température de 35 degrés, c'était dur ; et faire ce sacrifice à nos amies, pour qu'elles ne pussent pas se plaindre qu'une solennité avait eu lieu, dont Jeanne et Florence ne leur avaient rien dit ; c'était héroïque ! c'était assurément digne de récompense.

Donc, avec une conscience et un zèle qui m'auraient certainement valu une mention honorable si j'eusse fait partie du corps des agents et ordonnateurs de la fête, j'ai commencé mon inspection, franchissant, à la sueur de mon front, la tranchée qui vient de s'ouvrir entre la Madeleine et le parc Monceau, et qui s'appelle le boulevard Malesherbes.

Les grands mâts de verdure, rattachés entre eux par des festons de chêne, l'illumination du parc, celle de l'Arc de triomphe, et la décoration de la nouvelle place pentagonale, improvisée comme par

enchantement dans un quartier dont on ne soupçonnait pas l'existence, j'ai tout vu, Florence, et partant j'avais beaucoup à dire.

Déjà, avec une satisfaction indicible, je plongeais délicatement ma plume dans l'encrier, d'où tant de belles choses allaient sortir ; j'ouvrais mes ailes pour m'élancer dans les champs fleuris de la description, lorsque soudain... la plume s'est trouvée essuyée, l'encrier refermé, la feuille de papier serrée dans le buvard, et mes bras croisés résolument.

Que venait-il de se passer ?

Ma chère amie, on venait de m'apporter la collection de tous les journaux, plus ou moins illustrés, traitant depuis quinze jours le sujet dont je voulais m'occuper.

A la vue de détails si complets, à la pensée qu'il me faudrait — moi qui ne puis disposer d'un aussi grand nombre de colonnes — dire en abrégé ce que les autres, premiers en date, avaient si complaisamment développé. Apicius m'est revenu en mémoire, et avec ce souvenir, la velléité de demeurer bouche close, puisque je ne pouvais bavarder à mon aise, et qu'il me fallait faire les choses d'une façon mesquine.

Bientôt, grâce à un petit grain de bon sens, je me suis dit que la bouderie est un gros vilain défaut ; puis, la philosophie aidant, que la sagesse consiste à savoir borner ses desirs ; et enfin, — l'amitié l'emportant sur tout le reste, — que l'occasion de t'envoyer une pensée affectueuse m'était laissée, et que je devais en profiter.

Voilà comment, sacrifiant ma prose, je t'envoie tout simplement un bon baiser avec mille tendresses, — ce qui peut tenir dans une ligne.

COTÉ DES BRODERIES.

- 1, NAPPE D'AUTEL à broder en application.
- 2, A. E., gothique, plumetis.
- 3, E. D., anglaise, plumetis.
- 4, ECUSSON avec J. C. enlacés, anglaise, plumetis.
- 5 et 6, PARURE à broder sur batiste double, ou sur nansouk, plumetis et broderie à la minute.
- 7, PETITE GARNITURE, plumetis et feston.
- 8, A. D., romaine, plumetis.
- 9, ECUSSON avec A. L. enlacés, plumetis.
- 10, M. R., anglaise, plumetis.
- 11 et 12, PARURE PARISIENNE, plumetis, cordonnet ou feston léger.
- 13, Louise, fantaisie, plumetis.
- 14 et 15, PARURE à broder sur mousseline ou sur tulle d'Alençon, plumetis et feston.
- 16, ECUSSON avec H. D., gothique, plumetis et point de sable.
- 17, E. L., romaine ornée, plumetis.
- 18, Mouchoir avec écusson, et H. H. enlacés, plumetis et point de sable.
- 19, L. S. J., grande anglaise pour taie d'oreiller, feston.
- 20, FICHU Marie-Antoinette, plumetis ou broderie à la minute.
- 21, PETITE GARNITURE, plumetis et feston.
- 22, Cornélie, romaine, plumetis.
- 23, ECUSSON avec Lucie, romaine, plumetis.
- 24, Mouchoir avec écusson et G. R. enlacés, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

- 1 à 4 (bis), PEIGNOIR.
Ce peignoir qu'on peut exécuter, selon la saison, en toile ou en flanelle, doit avoir la longueur d'une robe. Il est facile à chaque abonnée de donner au patron que leur porte la planche la longueur voulue.
Ce peignoir se compose de quatre parties :
 - 1, Devant.
 - 2, Dos.
 - 3, Manche avec revers (3 bis).
 - 4, Pélerine.Il peut être boutonné du haut en bas. On borde le revers de la manche et la pélerine d'un ruban de laine, et l'on ajoute des poches comme on le voit au n° 4 (bis) qui donne l'ensemble du peignoir.
- 5 à 8 (bis), ZOUAVE de petite fille.
 - 5, Devant.
 - 6, Dos (moitié).
 - 7, Petit côté.
 - 8, Manche.
- 8 (bis), CROQUIS DU ZOUAVE.
Ce petit zouave peut se faire en cachemire, en flanelle, ou bien en étoffe pareille à la jupe, popeline ou piqué.
On le brode en soutache de laine ou de coton.
- 9 à 14 (bis), CHEMISE DE PETIT GARÇON.
 - 9, Devant.
 - 10, Dos (moitié).
- 11 et 12, MANCHE ET POIGNET.
Ce poignet se taille du même morceau que la manche; seulement il faut avoir soin de doubler le poignet proprement dit, c'est-à-dire jusqu'à la ligne ponctuée.
- 13, PIÈCE D'ÉPAULE (moitié). C'est à cette pièce que

se monte le haut du dos de la chemise, après que ce haut a été froncé.

14, COL DE LA CHEMISE. La ligne ponctuée, qui coupe le col en deux parties, indique l'endroit où ce col doit être rabattu.

14 (bis), ENSEMBLE DE LA CHEMISE D'ENFANT.

15 et 16, Dessin à broder sur cachemire, et destiné à faire le coin d'un zouave de jeune fille. On peut continuer la bordure tout autour du zouave.

Cette broderie doit se faire au passé en laine fine. Le rose, le vert et le rouge doivent seuls se faire en soie plate.

Le n° 15 est la légende des nuances.

17, BLAQUE EN CUIR DE RUSSIE.

Le motif qui forme le milieu du médaillon, ainsi que l'encadrement du médaillon, est en cuir frappé. On fixe le tout sur le cuir de Russie à l'aide de quelques points en fil d'or, qu'on a le soin de disposer de façon à ce qu'ils forment les nervures des feuilles. Les perles de l'encadrement doivent être séparées par un point en fil d'or.

Un agrément ou gros cordonnet en soie noire mélangée d'un peu d'or forme l'encadrement extérieur de la blague.

Immédiatement au-dessus de cet encadrement, on place un rang de soutache d'or qui se continue, et vient entourer le médaillon intérieur.

L'ornement placé entre ces deux rangs de soutache se compose de perles de jais qu'on entoure, en haut et en bas, d'un rang de fil d'or.

L'ensemble de cette blague, dont les fournitures se trouvent chez madame Legras, 340, rue Saint-Honoré, est simple et distingué.

18, Dessin à soutacher au-dessus de l'ourlet d'une robe de piqué ou de taffetas.

Ce riche dessin est également propre à orner le bas d'un collet de drap, de taffetas ou d'alpaga.

19 à 21, LAMBREQUIN pour cheminée ou guéridon.

Ce lambrequin, dont la disposition n'a pu être qu'indiquée, se compose de grandes dents dans lesquelles on place le motif n° 19, qu'on alterne avec le n° 20, conservant le même encadrement.

Le fond du lambrequin est en drap; les différentes parties du papillon et de l'oeillet se font en drap, en velours ou en taffetas : ce sont des morceaux de couleur, taillés sur le patron que donne la planche, qu'on colle sur le drap du lambrequin, et qu'on entoure d'un double rang de perles.

Les antennes du papillon et tous les détails de l'encadrement se font également en perles de différentes couleurs.

On peut varier ces nuances comme on l'entend, cet ouvrage ayant surtout pour but d'utiliser tous les restes de drap, de soie et de perles que l'on peut avoir.

L'ensemble produit un effet original. On borde les dents du lambrequin d'un ruban ou d'un velours.

22, JARDINIÈRE RUSTIQUE. Nous parlerons en détail, le mois prochain, de cette petite nouveauté très-facile à exécuter.

23 et 24, POINTS ANGLAIS qui s'exécutent en coton de couleur ou en laine fine sur l'ourlet de bandes destinées à des objets de layette ou de trousseau.

MODES.

Ce n'est pas sans un certain embarras, mes chères enfants, que j'aborde notre causerie sur les chiffons,

car autant je tiens à remplir strictement les engagements contractés à cet égard, autant je désire aussi éviter l'écueil des rabâchages et des lieux communs : or, au mois de septembre, madame la mode est muette.

Les créations de l'automne n'ont pas encore vu le jour; quant à celles de l'été, il ne doit plus en être question.

Au reste, tenez-vous bien absolument à des descriptions de robes ou de chapeaux, vous, qui à l'heure où j'écris, peut-être, gravissez les crêtes du mont Blanc, et plantez vos bâtons ferrés dans la mer de glace?

Non, sans doute, et vous me savez plus de gré de vous avoir conseillé, le mois dernier, une toilette de voyage, bien simple mais bien commode, qu'une élégante parure de bal.

Aux amazones, je n'ai rien dit depuis quelque temps; c'est que le costume de cheval est toujours le même, en nankin ou en drap, ce dernier étant infiniment préférable.

Le corsage se fait à basque ronde, un peu grande, ou bien avec *postillon* derrière.

Les manches sont toutes plates, ou demi-larges à revers.

Avec ces dernières, on met des sous-manches en jaconas avec poignet de toile; le bouillon peu large, mais en revanche les poignets extrêmement hauts, comme ceux des chemises d'homme. Le col, également en toile, est très-petit, droit ou rabattu, avec une étroite cravate au filet ou en taffetas.

A la cravate, on peut substituer le double bouton semblable à celui des manches.

Nous avons vu chez Gueyton, 10, rue d'Alger, de délicieuses parures bien simples, en argent niellé, que nous recommandons à nos amies, ainsi qu'un nouveau bijou byzantin, la croix émaillée, charmante avec une robe ouverte ou décolletée.

Le corsage de l'amazone peut se faire à revers, mais nous l'aimons mieux boutonné jusqu'en haut.

Quant au gant, le gant de Suède, long, avec revers qui forme manchette, nous semble préférable, en ce moment, au gant peau de chien, un peu chaud pour la saison.

Nous avons déjà parlé des broderies en laine sur robes mousseline ou de nansouk.

Ce genre fait fureur, et nous pouvons lui prédire une grande vogue pour cet hiver. Nous donnerons le mois prochain un dessin qui produit le plus joli effet : on dirait une application de guipure. Ces broderies se disposent généralement en tablier, sur le devant de la robe, ou au-dessus de l'ourlet.

Pour jeune fille, le corsage se fait à la vierge et est retenu dans le haut par un poignet brodé, assorti au dessin de la jupe.

Les robes d'automne seront soutachées en tablier et en-dessus de l'ourlet. Nous avons donné sur le côté des patrons un dessin dont nos abonnées pourront se servir.

Quant aux chapeaux, rien de nouveau, non plus : le chapeau amazone, avec la grande plume d'au-

truche, complète le costume dont nous parlions en commençant. Nous l'aimons mieux que la coiffure russe, qui est charmante, mais ne sied pas à toutes les physionomies.

La voilette est toujours indispensable; on la por très-petite, très-basse et arrondie, en dentelle ou en point d'esprit.

Nous avons vu à une messe de mariage une jolie toilette de jeune fille dont voici la description :

Robe d'organdi, fond blanc, avec semé de pois, couleur magenta; dans le bas de la jupe, trois rangs de petits volants tuyautés, formant des ondulations.

Corsage froncé et décolleté avec fichu pareil.

Écharpe pareille à la robe, ornée d'un rang de tuyauté.

Le chapeau, de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, était en tulle blanc, orné sur le côté d'un petit nœud cravate en taffetas noir, du milieu duquel sortait un bouquet de cerises. Dessous, un autre bouquet de cerises.

Quand je vous aurai dit deux mots d'un nouveau modèle de chemise, entièrement plissé devant et retenu dans le haut par un petit poignet piqué, et annoncé pour le mois prochain la description des vêtements d'automne, il ne me restera, chères enfants, qu'à vous souhaiter de voir finir les vacances aussi gaïement que vous les avez commencées.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas, jupe garnie dans le bas de trois volants et de trois autres simulant une tunique. Corsage demi-décolleté. Fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe. Manches larges garnies de volants. — Chapeau de crêpe orné d'une touffe de roses.

Deuxième toilette. — JEUNE FILLE. — Robe de taffetas. Jupe ornée d'un volant surmonté de deux bouillonés. Corsage plat et montant, avec garniture formant berthe et se continuant sur les manches. Ceinture à longs bouts. — Chapeau cloche en paille d'Italie, avec nœud de taffetas et plume d'autruche.

Troisième toilette. — PETITE FILLE. — Jupe de piqué garnie de velours. Corsage de mousseline. Ceinture écossaise. — Chapeau russe.

Explication du vide-poche, tapisserie et perles.

Ce dessin, qui peut servir aussi bien pour lambrequin que pour vide-poche, s'exécute sur canevas en laine ou en soie d'Alger. Les bordures sont en perles et forment pendeloques. Le vide-poche se monte comme ceux dont nous avons déjà donné l'explication.

BOUQUETS ET OISEAUX.

Ces jolis bouquets et ces oiseaux doivent servir, comme les deux dessins du mois précédent (*Marquis et bouquetière*) à l'ornementation de bougies ou d'objets de porcelaine, d'albâtre ou de bois de Spa. (Voir en août l'explication du procédé à employer pour l'impression de ces dessins.)



ÉPHÉMÉRIDES

30 SEPTEMBRE 1435. — MORT D'ISABEAU DE BAVIÈRE.

On sait le rôle funeste que cette princesse joua en France, et de quels malheurs ses désordres furent la cause. Epouse coupable, elle livra Charles VI, son malheureux mari, à la risée publique; mère dénaturée, elle dépouilla son propre fils au profit du roi d'Angleterre, elle le fit déshériter par un jugement solennel, et, grâce à elle, les Anglais régnerent à Paris, pendant que le Dauphin reconquérait pied à

pied son légitime héritage. Elle fut punie de son vivant par le mépris public, et ses funérailles même témoignèrent de l'aversion qu'elle inspirait; mère et belle-mère de souverains, elle ne reçut aucun des honneurs de son rang : son corps fut embarqué sur la Seine, dans un petit bateau, et l'on dit au bachelier de remettre ce corps au prieur de Saint-Denis.

Mosaïque

Eussiez-vous l'âme aussi ardente que le foyer de l'Etna, si vous avez un père, une mère, une femme, des enfants, vous ne pouvez redouter les anxiétés de l'ennui. Par le sentiment, nous jouissons de la nature, de la patrie, des hommes qui nous environnent. Voilà les seuls, les vrais plaisirs de la vie, et dont rien ne peut nous distraire ni nous indemniser.

NAPOLEON.

La souffrance est la vie terrible des âmes ici-bas ;

car ce n'est que par un sentiment de mort que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie.

FENELON.

L'art d'être heureux est celui de distribuer l'espérance sur toute sa vie.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE.

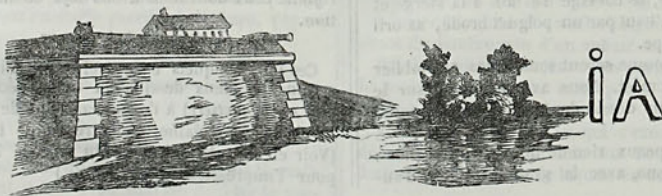
Faute de soin fait plus de tort que faute de science.

LE BONHOMME RICHARD.

Mot du Métagramme d'Août : HOMME — POMME.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Santé vaut mieux que richesse.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Paquet

Goussier et Dupuis Imp. r. de la Calandrie 19 Paris

A. Lottin

Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens, 1.

27^e année. Septembre 1861.

N^o VIII.

Bruxelles Desterbecq Ave. du Casernes 2^o Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Desterbecq Nieuwendijk Oever St Nicolaas-Straat

Los Condes de Vista Hermosa.